

# Une lecture du *Journal* de Robert Margerit

PREMIÈRE PARTIE 1934-1954

*Un homme et un écrivain cherchent leur voie :  
tâtonnements, hésitations, contradictions.*

par Jean Vergnaud

<i>Sommaire</i>	<i>Page</i>
<b>Étude thématique</b>	
Introduction .....	14
Tenir un Journal ? À quoi bon ? .....	14
Un esprit « désengagé » .....	16
Des images de la vie quotidienne .....	20
À la recherche de soi .....	22
Amours, Amour .....	25
Littérature, peinture, journalisme .....	29
L'obsession du travail .....	34
Thias ou Paris ? Paris ou Thias ? .....	37
Les œuvres et la création littéraire dans le <i>Journal</i> ....	41
Le <i>Journal</i> éclaire les œuvres .....	47
Conclusions .....	51
Post-scriptum .....	52

**Pages choisies, ordre chronologique,  
extraits du *Journal*, numérotés de 1 à 28** ..... 53  
Vous pouvez lire indépendamment les pages choisies,  
qui se suffisent à elles-mêmes et vous permettent de  
découvrir le *Journal* dans son ordre normal, et l'analyse  
thématique, qui renvoie à ces pages en indiquant leur  
numéro, mais utilise aussi de nombreuses autres citations  
pour mieux cerner la personnalité de Robert Margerit.

« LA BIOGRAPHIE littéraire exerce une séduction indéniable et irrésistible, mais esthétiquement impure. Nous sommes fascinés par le mystère de la création littéraire, et donc par les sources d'inspiration de l'écrivain ; mais nous éprouvons aussi une simple curiosité humaine pour la vie privée des grands auteurs, surtout si elle s'écarte un tant soit peu de la norme... ». Robert Margerit est-il ou non un « grand auteur » ? Peu importe. Ces lignes de David Lodge, écrivain anglais, à propos d'une biographie de Graham Greene, s'appliquent admirablement bien à son journal intime<sup>1</sup>. Oubliant les recherches d'écriture qui caractérisent presque toujours ses romans, l'auteur y note de façon simple, mais très irrégulière et dans le plus grand désordre, des détails concrets ou des réflexions personnelles concernant sa vie quotidienne, ses relations familiales et sociales, mais aussi, bien entendu, son activité de peintre ou d'écrivain. Certaines élucubrations, des répétitions, des changements d'opinion, rendent parfois la lecture fastidieuse (lecteurs pressés s'abstenir). Mais le *Journal* éclairant les œuvres rédigées à la même époque, de même que parfois ces œuvres illustrent le *Journal*, l'ensemble permet semble-t-il une réelle connaissance de la personnalité de l'auteur, à la fois « hors norme » par quelques-uns de ses caractères, mais en même temps très proche de nous<sup>2</sup>.

### Tenir un journal ? À quoi bon ?

Les incertitudes, et même les contradictions, commencent pour Margerit avec l'idée même d'écrire un journal . « Tous les journaux que j'ai écrits jusqu'à présent, je les ai

1. Texte de David Lodge reproduit dans *Le Nouvel Observateur* n° 2101 fév. 2005, p. 80. Certes, un journal intime n'est pas une autobiographie. Le premier est rédigé au jour le jour, la seconde est un récit rétrospectif. Mais le centre de l'œuvre est dans les deux cas la personnalité de l'auteur. 2. Le *Journal* n'étant pas publié, toutes les citations renvoient, non à une pagination, mais à la date du texte cité.

déchirés – plus exactement je n’ai pu m’empêcher de les déchirer, tant leur sottise m’offusquait ». Ainsi commence un très long texte d’introspection et d’examen de ses œuvres écrit à Thias en juin 1941. (Extrait n° 2, p. 54 de ce cahier). Cette action d’éclat, qui nous a privés de témoignages importants sur son adolescence et sa première jeunesse<sup>3</sup>, n’empêche pas Margerit de recommencer à tenir son journal, mais pas toujours avec une très grande conviction : « Je me demande pourquoi je viens d’écrire tout ce que dessus » note-t-il le 12 février 1943 après avoir raconté sa journée. Les mêmes termes sont repris le 1<sup>er</sup> avril 1944. Mais d’autre part : « J’écris trop peu dans ce cahier où j’aurais tant de choses à consigner et qui m’aiderait tant » (13 janvier 1944). « Une chose certaine, c’est que je devrais m’obliger à écrire dans ce carnet toutes mes idées au jour le jour » (30 août même année). En fait, comme la plupart de ceux qui tiennent un journal personnel, Margerit n’a pas le courage d’y écrire régulièrement, et il s’en tient à l’attitude exprimée dès 1941 (12 juillet) : « Je ne me force jamais à écrire dans ce cahier ; seulement quand j’en ai envie ». L’extrait n° 17, p. 74, outre qu’il exprime la défiance de l’auteur envers lui-même, fait un véritable feu d’artifice de ces idées contradictoires.

Les notations de Margerit au cours de ces vingt années sont donc irrégulières, discontinues, disparates : par exemple pour 1942, douze pages seulement, dont six écrites en janvier, suivies pour tout le reste de l’année de courtes notes espacées, 24 mars, 12 mai, etc. Si 1948 comporte vingt-quatre pages dont un long texte sans date plus précise de dix pages, 1949 n’en présente plus que six, et quand Margerit est pris entièrement par la rédaction d’un livre, il se contente parfois de noter chaque jour en une ligne l’avancement de ses travaux (par exemple en décembre 1954).

3. Jugées sans doute moins « sottes » que les autres, quelques feuilles écrites de 1934 à 1936 ont cependant été sauvées. Ce qui explique le titre de cet article : 1934-1954.

Ce *Journal* n'a donc rien à voir avec un véritable « journal d'écrivain » conçu dès le départ pour être publié. Rien à voir par exemple avec le *Journal* de Gide, régulièrement rédigé par son auteur à la même époque jusqu'en 1949. Par certains des sujets qu'il aborde, problèmes d'argent, maladies (nombreuses gripes et otites) naissances et deuils dans la famille, de très rares notes de voyages, mais aussi la couleur du temps, que Margerit décrit régulièrement, il ressemblerait plutôt au « Journal de Monsieur Tout le Monde » évoqué par Philippe Lejeune dans l'introduction du livre intitulé *Cher cahier...*<sup>4</sup> : « C'est la plante naturelle non greffée et bouturée de littérature, une vigne vierge proliférante, très différente de la « variété » cultivée produite en serre qu'est le journal d'écrivain (...). Quand on en a moins besoin on cesse, presque sans s'en rendre compte. Parfois solennellement on l'immole par le feu. Plus souvent, vingt ans après, on ne sait plus où on l'a mis »...

Cependant, ce qui sépare Margerit de « Monsieur Tout le Monde » c'est que, si son manuscrit ne constitue pas formellement un « journal d'écrivain », c'est un journal rédigé par un écrivain, un écrivain qui parle de ses œuvres, du moins sous l'aspect du travail qu'elles lui imposent. Nous y reviendrons après avoir examiné la figure de l'homme qui apparaît dans ce journal.

### Un esprit « désengagé »

Un certain nombre d'omissions ou de lacunes peuvent surprendre, dans ces textes, un lecteur qui se rappelle l'histoire de son pays. Dans les quelques pages écrites de 1934 à 1936, pas la moindre réflexion sur les événements politiques, l'agitation de la droite en 1934, l'arrivée du Front Populaire en 1936. Même chose ensuite en 1944 : absolument rien sur le débarquement et la reconquête du

4. « Cher cahier... » Témoignages sur le journal personnel, recueillis et présentés par Philippe Lejeune, Gallimard, collection Témoins 1989, p. 11-12.

pays par les Alliés (le *Journal* s'arrête complètement entre le 7 avril et le 30 juillet). Plus étonnant encore : pas une ligne n'est écrite en 1945.

Ce n'est pas que l'auteur soit aveugle et sourd, ou complètement retiré dans une tour d'ivoire. Il sait très bien ce qui se passe autour de lui, et on peut comprendre qu'il en souffre souvent (extrait 9, p. 63). Mais ce journal est exclusivement celui de sa vie personnelle, et il tient à préserver ce domaine privé. Il regrette de ne pas toujours y réussir : « Malgré mes efforts je n'arrive pas à m'abstraire de ce siècle fou. Il propage en moi son virus de tristesse et de dissolution (...) Je ne parviens pas à éliminer des pensées et des craintes obsédantes (...) Seigneur, quand me donnerez-vous l'indifférence ? » (23 juin 1941).

Il a pourtant eu des projets très différents, dès 1934 (11 octobre) : « Hier m'est venue la première idée d'un livre à écrire, qui serait en quelque sorte le journal de notre temps, mais un journal subjectif et, en même temps, un roman. Il faudrait prendre un grand nombre de personnages, de familles, de groupes, et décrire, ou plutôt faire sentir, à travers eux, les événements qui se sont succédé depuis trois ou quatre ans : crises, chômage, assassinats politiques, menaces de guerre, inquiétudes, bagarres et guerres civiles (...). Cette énorme tâche et la longue patience qu'elle exigerait, m'effraie un peu. Elle m'attire pourtant ». On pense évidemment aux efforts infinis auxquels Margerit se contraindra plus tard pour écrire *La Révolution*. Mais pour le moment, il n'est pas mûr, et c'est la frayeur qui l'emporte. S'il revient sur ce projet en juin 1941, c'est pour y renoncer définitivement (cf p. 54, l'extrait n° 2, dans lequel il prend une conscience très nette de ses contradictions).

Sauf quelques exceptions notables, les événements nationaux ou internationaux sont donc surtout représentés

par leur incidence sur la vie quotidienne de Margerit. Pendant l'Occupation : la difficulté de se procurer des cigarettes, puis l'instauration de la carte de tabac ; les cartes d'alimentation, la pénurie de charbon (il fait souvent trop froid pour écrire dans son bureau) ; l'obligation de déposer ses armes à la mairie : il obéit en regrettant sa carabine ; la garde des voies de chemin de fer, à laquelle il est soumis comme les autres, etc. Les tracasseries se prolongent largement après la guerre : « Passé huit jours à aller tous les jours à Limoges faire des démarches et des sollicitations infinies pour avoir une autorisation de circuler (10 mai 1946). « Passé à la mairie toucher mon allocation mensuelle d'essence. Elles sont supprimées ! Comme m'a dit le Maire : "On ne vous interdit pas de circuler mais on ne vous donne plus le droit d'avoir de l'essence" Débrouillez-vous, c'est-à-dire : achetez-en au marché noir (...) quelle pagaille ! » (12 septembre 1947). Souvenirs encore bien vivants pour tous les lecteurs les plus âgés.

Les allusions directes, exceptionnelles, aux événements politiques et militaires sont d'importance très inégale. Sous l'Occupation, le 21 juin 1941, Margerit consacre deux lignes au « voyage du maréchal Pétain à Limoges » alors qu'il a à peine signalé au passage l'existence de l'« État Français » et de la « Révolution Nationale ». À cette occasion, Suzanne, sa femme, s'est déplacée, mais pas lui. Deux jours plus tard, les rumeurs de guerre entre la Russie et l'Allemagne lui suggèrent une vingtaine de lignes. Il ne peut partager la joie de ceux qui pensent que l'Allemagne court à sa perte en envahissant la Russie : « Je ne vois pas quelle source de satisfaction on peut trouver dans un fait qui, s'il était vrai, rendrait la situation encore plus complexe, encore plus folle et encore plus dangereuse ». Mais c'est un événement local, le bombardement de Limoges par l'aviation alliée dans la nuit du 8 au 9 février 1944, qui lui

inspire le plus long texte. Il raconte en deux pages, le 9 février, ce que Suzanne et lui ont pu observer de Thias, et ressentir pendant le bombardement (extrait n° 13, p. 67).

Aucun autre texte de cette ampleur sur la vie internationale dans la suite du *Journal* jusqu'en 1954. Trois mentions seulement : une allusion de quatre lignes à l'explosion atomique de Bikini (30 juin 1946) ; un paragraphe plus personnel sur les Allemands dans l'après-guerre (8 septembre 1947 : « Je déteste en eux ces vertus qui nous manquent tant » ) ; l'annonce du début de la guerre de Corée entre les États-Unis et la Chine (2 décembre 1949).

Les notes sur la politique en France ne sont guère plus nombreuses, mais elles permettent du moins de découvrir l'idéologie personnelle de l'auteur. Celle-ci est devenue très banale aujourd'hui, puisqu'elle se caractérise avant tout par une profonde méfiance envers l'univers de la politique. On est déjà surpris par une de ses formules lorsqu'il raconte son entrée au *Populaire du Centre*, en 1931, comme rédacteur chargé de toutes les rubriques culturelles : « Bien que les tendances du journal me fussent peu sympathiques, j'acceptai » (juin 1941)<sup>5</sup>. Le 12 février 1943, après avoir parlé d'un rendez-vous agréable avec une jeune femme, il a une formule lapidaire, mais assez caricaturale, sur la situation : « La vie pourrait être bien intéressante s'il n'y avait pas tous ces grands dépendeurs d'andouilles avec leurs guerres, leur politique, et leurs révolutions ». Il est plus précis le 2 février 1944 quand il exprime « (son) dégoût et (son) mépris des hommes de gouvernement ou de politique qui trahissent leurs concitoyens et leurs contemporains en voulant servir un moloch qu'ils appellent leur pays » (extrait n° 12, p. 67). Un peu plus de quatre ans plus tard, le 17 septembre 1948, il pense assister aux « derniers sursauts de la République »

5. Margerit deviendra cependant rédacteur en chef du journal, mais pour très peu de temps (1948-1952). Cf chap. Littérature, peinture, journalisme, p. 29.

qui meurt de gabegie et d'incapacité à gouverner. Et en août 1953, pendant la grève des postes et des chemins de fer, il voit le pays « en pleine décomposition ».

Aucun engagement politique ne lui paraît possible dans ces conditions : « Comme j'envie les catholiques ou les communistes — peu importe, c'est tout comme — qui ont la profonde conviction que leur pensée ou leur action sert à quelque chose » (juin 1954)<sup>6</sup>. C'est dire que ce *Journal*, parfaitement égocentrique, est encore plus loin du fameux « bloc-notes » de François Mauriac que du « Journal d'écrivain » à la façon de Gide.

### Des images de la vie quotidienne

Margerit n'est pourtant pas toujours un pur intellectuel cloîtré dans son bureau. Il peut prendre plaisir à des occupations manuelles diverses. Au fil des pages, on le voit fabriquer un plongeur pour la piscine, ou une cage à lapins demandée par Suzanne (n'oublions pas les restrictions du temps de guerre) ; mais surtout travailler dans le jardin, cueillir des pommes, élaguer des haies, ou fendre du bois. Texte du 27 octobre 1947, avec sa finale inattendue : « J'aime assez fendre du bois. J'aime beaucoup me servir d'une hache. Celle que je préfère est énorme, avec un manche d'un mètre. Quand on la fait tourner à bout de bras et qu'on l'abat à deux mains de toutes ses forces, on a une impression de puissance formidable. Après une heure de cet exercice, on se sent une poitrine de lutteur. On est bien, on est calme. Je déteste la scie. C'est un outil de bourgeois ». Il s'occupe aussi un peu de l'entretien de la maison, assurant par exemple le ramonage de la cheminée.

D'autre part, il apprécie les relations humaines. Les visites des membres de la famille, beaux-parents, neveux,

6. Margerit n'est ni communiste, ni catholique. Il accompagne de temps en temps sa femme à la messe, mais déclare plusieurs fois être incapable de croire et se présente comme « païen ». Après la mort de son père il fait pourtant preuve d'un certain spiritualisme.

cousins et cousines se succèdent à Thias. Apparaissent aussi quelques amis, parmi lesquels Georges-Emmanuel et Anne Clancier gardent toujours une place privilégiée. « Dimanche, Georges-Emmanuel Clancier et sa femme ont passé la fin de l'après-midi et dîné (...) Cette après-midi inattendue m'a fait du bien. Clancier a une telle confiance dans les idées ! La chose écrite a pour lui une telle importance ! si sincère ! malgré mon scepticisme, cela m'influence un peu, et donnant quelque teinte d'importance à quelque chose, met un peu de solidité autour de moi » (5 août 1941).

Plus tard, à Paris, Margerit se fera aussi de solides amitiés, dont celle de Jean Blanzat, son aîné, qui l'introduira chez Gallimard.

Le texte le plus pittoresque du *Journal* montre à la fois la place de la famille dans la vie de l'auteur, et sa propre aptitude à se « débrouiller » dans des situations difficiles. C'est le récit d'un voyage mouvementé à Saint-Amand, dans le Cher, chez son neveu Henri, en juillet 1947 (extrait n° 19, p. 76).

Pendant, pour l'auteur, l'essentiel est ailleurs. En ce qui concerne les activités physiques, il le dit en juin 1941, après une après-midi de bûcheronnage et de nettoyage dans le jardin : « De ce que ces travaux sont accompagnés d'une presque paisible indifférence, je ne puis conclure qu'il faut s'y tenir. Je ne peux pas être une sorte de « gentilhomme campagnard », mi-bourgeois mi-paysan, comme notre voisin monsieur B... ni même un intellectuel campagnard, bêchant ou bûchant le jour, le soir retournant à ses livres. Cela va bien un moment mais ne correspond à rien de profond en moi. Tôt ou tard je lâcherai bêche ou hache pour la plume ou le pinceau (...). Je dois écrire ou peindre, dessiner, graver, c'est la même chose ». Et le 16 septembre 1948 il a l'occasion de souli-

gner que la « nécessité » doit l'appeler hors de lui pour qu'il ne soit plus « cette ignominie que l'on appelle un intellectuel, mais un homme d'action ». Quant aux rapports avec les amis et connaissances, et même avec la famille, nous allons découvrir à leur sujet des opinions fluctuantes et contrastées (chap. L'obsession du travail, p. 34).

### À la recherche de soi

Margerit se range donc malgré tout parmi les intellectuels de son temps. Ce qui nous paraît normal. Mais il le fait sans enthousiasme. Le mot « ignominie » employé ci-dessus est sans doute avant tout une coquetterie, celle d'un auteur qui veut bien pour un moment se juger à travers le regard des autres, mais ce mot peut aussi indiquer le regret de ne pas avoir été autre chose, par exemple un artiste. Et même cette désignation anodine d'intellectuel donne lieu dans le *Journal* à des opinions divergentes : « En parlant hier avec Astorg je me suis confirmé que je ne suis pas un intellectuel, et aperçu que je suis anarchiste » (21 août 1946). « Je ne suis pas intelligent, je suis un sensuel et un sentimental, un anarchiste » (23 octobre 1950). À trente-six ou quarante ans, Margerit serait-il encore à la recherche de son identité ? Si on l'en croit, c'est bien à cette recherche qu'il consacre son *Journal*, du début à la fin de notre époque d'étude : « Dégoûté et ne sachant plus où est ma voie, je me suis mis à prendre ces notes pour essayer de la trouver » (juin 1941). « Je suis terriblement peu sûr de moi. Je ne sais ce que je vais faire. Je ne connais encore bien ni mes fins ni mes moyens » (1<sup>er</sup> janvier 1946, après la publication de *Mont-Dragon* !). « Pour essayer de voir clair, j'écris ceci » (20 janvier 1946). « Je me cherche et ne me trouve pas » (25 mai 1954, Margerit a quarante-quatre ans !).

Le voici donc s'efforçant de s'appliquer à lui-même les facultés d'analyse qu'il utilise dans ses œuvres à la

même époque. Mais il est peut-être plus difficile de voir clair en soi que de faire vivre de façon cohérente un personnage de roman. Alain Girard, un autre spécialiste de l'étude des journaux intimes, après avoir examiné ceux du XVIII<sup>e</sup> et du XIX<sup>e</sup> siècles, en arrive à cette conclusion : « Leurs auteurs ont voulu être sincères et se connaître dans leurs plus secrètes arcanes, jusqu'au « fond du fond ». De leur aveu même ils n'y ont pas réussi, parce que leur moi ne cesse de leur échapper à mesure qu'ils croient s'en approcher. Le journal échoue dans la mesure où le but qu'il se proposait demeure inaccessible ». Et Alain Girard cite Goethe : « On a dit et répété de tout temps qu'il faut s'efforcer de se connaître soi-même. Voilà une étrange obligation, à laquelle personne jusqu'à présent n'a satisfait, ni ne saurait d'ailleurs satisfaire (...) L'homme est un être obscur (...) Je ne me connais pas moi-même, et Dieu me préserve de me connaître<sup>7</sup>.

Margerit découvre assez vite ces difficultés de l'introspection. Et cela se manifeste souvent par des notes ajoutées postérieurement au texte, après une relecture. L'ensemble des seize pages écrites en juin 1941 est surtout consacré à une interrogation sur sa vocation littéraire (« Pourquoi est-ce que j'écris ? »), à son goût pour la peinture et à une liste chronologique commentée de ses premières œuvres. Mais il se termine par des notations psychologiques que l'auteur éprouve plus tard le besoin de discuter : « Tout ceci ne me paraît pas certain » (novembre 1942), « de moins en moins certain » (février 1944). Ce sont ensuite six pages d'analyse de janvier 1942 sur sa conception (et sa pratique) de l'amour et de la sensualité qui sont jugées très sévèrement en bas de page en 1947 : « Pauvre imbécile prétentieux et pédant ! Ai-je pu croire les sottises que j'écrivais là ! Il m'est insupportable de constater que j'ai été aussi sot. C'est parce que j'y rencontrais des imbécillités

7. Alain Girard, *Le journal intime*, P.U.F. 1963, p. 601. La maxime de Socrate ne serait donc pertinente qu'au niveau de la morale pratique élémentaire.

de ce genre que j'ai toujours déchiré mes journaux. Et aujourd'hui je fais un effort héroïque pour ne pas déchirer celui-ci ». Et Margerit parle ensuite de « pathos » et de « crise de crétinisme » (extrait 7, p. 59, note p. 62).

Chose étrange, aucune remarque de ce type n'apparaît après quelques textes compliqués, confus, pour lesquels le lecteur perd un peu pied, par exemple dans les dix pages de « notes sans date » de 1948.

À travers ces tâtonnements, et grâce à de multiples notations, (car Margerit ne donne jamais de lui-même un portrait organisé), apparaît l'image d'un homme passionné et exigeant, mais aussi complexe et changeant, « ondoyant et divers » comme l'aurait dit Montaigne, voire capricieux, en tout cas soumis à de nombreuses sautes d'humeur. « Qu'il est difficile de quitter la passion ! Je n'ai jamais rien fait qu'avec passion (...) Je ne me soustrairai probablement jamais à un mouvement ondulatoire inhérent à ma nature, lequel fait ma personnalité violente et impulsive » (juin 1941). « Je souffre d'un besoin d'organisation et d'ordre (...) Il m'est impossible de ne pas désirer la perfection même dans les petites choses. C'est une disposition malheureuse » (9 août 1941). « Un idéal exigeant, l'idéal d'une perfection informulable et d'ailleurs inhumaine, me rend insensible aux qualités du réel »<sup>8</sup> (20 février 1949, extrait 22, p. 81).

Cette formule est essentielle pour comprendre l'évolution du *Journal*. Car l'idéal recherché ne pouvant être rencontré, le texte sombre partiellement dans une sorte de délectation masochiste qui va en s'accroissant. Déjà, une des premières pages conservées par l'auteur (extrait 1, sans date, p. 53) contient une prévision pessimiste : « Je ne serai jamais qu'un « raté », un malheureux ». Les réflexions morales plutôt banales sur la pauvreté et la richesse, le désir de pureté, du 11 février 1935, se terminent

8. C'est moi qui souligne. Cette phrase aurait-elle été inspirée par une réflexion sur la maxime de Jaurès reproduite après la guerre sur chaque exemplaire du *Populaire du Centre* : « Aller à l'idéal et comprendre le réel » ?

par une formule catégorique : « Désespoir. Hideuse vie » (nous sommes pourtant avant la guerre !). Le sentiment de l'échec, la tristesse générale, le désespoir de vivre semblent l'emporter ensuite : « J'ai trente-six ans aujourd'hui. Triste anniversaire. Triste passé. Triste avenir » (26 janvier 1946). « Je ne suis pas fait pour vivre » (7 janvier 1948). « Toujours profondément écœuré de tout – et surtout de moi-même » (7 juillet 1949). « Ces cahiers, c'est le répertoire de mes ratages, le compendium de mes échecs » (8 mars 1952, trois mois après le Renaudot !) « Je m'embête et j'en ai marre de l'existence » (3 mars 1953). Le 20 novembre 1954, enfin, Margerit explique dans un texte plein d'humilité qu'il ne mérite ni d'être heureux ni de « réussir ».

« Insensible aux qualités du réel » : les plaintes précédentes contredisent effectivement la réalité d'une vie efficace et bien remplie, (dont tous ceux qui ont connu Margerit peuvent témoigner), et aussi beaucoup d'autres pages du *Journal* qui sont moins moroses. Margerit n'a pas évité ce piège de l'analyse de soi qui consiste à construire en marge de la réalité, dont on privilégie certains aspects en négligeant les autres, une image fictive, essentiellement subjective, de sa propre personnalité – en l'occurrence l'image d'un beau ténébreux romantique, accablé par l'ennui de vivre, qui semble certes un peu déphasée au milieu du XX<sup>e</sup> siècle.

On peut voir cette image se construire à travers les textes dans les deux domaines qui se partagent la plupart des confidences de l'auteur : celui de l'amour, celui du travail d'écriture.

### **Amours, Amour<sup>9</sup>**

L'amour et la réflexion sur l'amour ont occupé Margerit toute sa vie, et lui ont fourni le sujet de nombreux romans. Ils occupent aussi une bonne place dans son *Journal*.

9. Pour tout ce qui concerne l'érotisme dans l'œuvre de Margerit je renvoie à l'article d'André-Guy Couturier dans ce même numéro.

« Je pose donc ceci : le seul phénomène humain qui me captive tout entier est l'amour, dans toutes ses manifestations, sans exception » : ainsi se présente la conclusion d'un débat assez laborieux de 1948 (notes sans date précise) sur sa manière d'écrire, ses rapports avec ses livres, ses personnages, etc.

« Toutes ses manifestations ». Elles peuvent aller de la sensualité la plus débridée à la plus chaste exaltation, et Margerit a toujours prétendu jouer sur les deux tableaux<sup>10</sup>. Dès le 7 mai 1936, il exprime encore timidement, en l'appliquant à l'amour, cette idée de la pluralité des attitudes possibles, qui se retrouvera dans plusieurs de ses livres (*Phénix*, *Le vin des vendangeurs*), avant d'éclairer une œuvre non publiée, « *Singulier-Pluriel* » : « Pourrait-on se ménager deux amours, l'un chaste et l'autre non (...) Pourquoi faut-il être toujours semblable à soi-même ? Mais le faut-il ? Qui, qu'est-ce qui m'y oblige ? (...) L'unité peut frapper les sots, elle appauvrit ». Il insiste le 4 janvier 1942 : « L'unité d'un homme se divise sans se perdre dans la diversité de ses éléments et la succession de ses floraisons ».

Sa jeunesse jusqu'à vingt-six ans (il s'est marié à vingt-sept) a été pour lui la période faste des amours multiples, et il en exprime souvent la nostalgie. Par exemple le 3 janvier 1953 : « Hier, au journal, Clancier me parlait du temps où j'habitais rue de l'Observatoire à Limoges. Ça a été évidemment la plus belle période, la seule réussite de ma vie ».

Don Juan impénitent, au moins en pensée, il ne semble pas alors avoir complètement renoncé à ses succès amoureux. Il guette encore les occasions : « Seules impressions de vie véritable et pleine : quand j'ai été amoureux. Failli le devenir – il y a quinze jours – de S.

10. Si on pense à son œuvre, il s'agit aussi pour lui d'inclure dans les diverses manifestations de l'amour l'homosexualité, féminine ou masculine.

au journal. Mais Lec. me l'a soufflée avant que j'aie eu le temps de m'éprendre. Au fond, ce n'était peut-être qu'une idée. Cette jeune femme était assez jolie, mais un peu vulgaire. Les femmes pour coucher ne manquent pas ; mais pour être amoureux deviennent de plus en plus rares » (9 octobre 1950). Il analyse encore ses réactions diverses au contact des femmes de son entourage, désignées par des initiales, et précise à ce propos ses goûts en matière de beauté féminine (extrait 25, p. 84, du 8 septembre 1951, l'année du *Dieu nu*)<sup>11</sup>.

Pendant Margerit est marié, depuis 1937. Quelle place Suzanne occupe-t-elle dans sa « vie intérieure » ? Qu'est devenu l'éblouissement de la première rencontre, raconté dans *La vie de F.-C. Meissonnier* ?<sup>12</sup> Les indications du *Journal* sont assez contradictoires à ce sujet.

Notons d'abord que Margerit n'a gardé aucune note de l'année 1937, ce qui peut se comprendre. Vie sentimentale trop intense pour qu'on éprouve le besoin d'en parler ? Dans les pages écrites en 1941, la seule allusion à son mariage tient en une ligne : « Entre *La vie est belle* et *Monsieur de Douhet*, je m'étais marié et installé à Thias ». Ensuite, quelques phrases allusives peuvent surprendre, et inquiéter sur ses sentiments conjugaux : « Ce qu'il y a de redoutable, c'est qu'on n'est jamais sûr de ce que l'on pensera demain. Persuadé, il y a quelques années, que je penserais toujours comme je pensais alors, je me suis mis dans des circonstances matérielles sur lesquelles je ne peux plus, maintenant, revenir » (5 janvier 1942). « Je l'avais toujours cru exceptionnellement libre, et il est aussi prisonnier que moi. J'en ai été très touché ! » (à propos d'un ami qui est venu au journal, 16 décembre 1942). Le long texte du 29 février 1944 combine le rappel des aventures de jeunesse, le regret de cette période (« C'était ça la vie !

11. Le *Journal* ne dit pas si certaines tentations ont donné lieu à des tentatives couronnées de succès.

12. *Cahier Margerit* VIII, p.p. 27-28. Suzanne est évoquée sous le nom de Françoise.

(...) Je regrette ces dix ans ») et l'ennui d'une existence plus banale : « Une bonne moitié des gens, je pense, vivent comme des momies, entre leur lit, leur table et le cinéma » dit-il. Et il ajoute en note : « Comme hélas je vis maintenant, moins le cinéma » (extrait 14, p. 70).

Manifestement, Margerit regrette de s'être marié. Mais là non plus, les choses ne sont pas simples. Moins d'un mois plus tard, le 19 mars 1944, il aborde à nouveau ce sujet. Texte très significatif. L'auteur n'accorde apparemment pas plus d'importance au mariage qu'à une autre liaison (« L'expérience du mariage valait bien qu'on lui consacraît deux ans », quelle formule !) Il déclare pourtant que sa femme est admirable, et qu'il l'aime, même physiquement. De quoi se plaint-il ? Deux phrases clés : « Comme elle mériterait que je sois heureux. Je l'aime trop pour pouvoir l'être : tout ce qui fait que la perdre serait affreux : sa bonté, sa douceur, son dévouement, sont entre moi et ma vie ». Formule alambiquée, signification vraisemblablement très simple : sa femme lui ayant sans doute déclaré qu'elle n'accepterait aucun partage, l'auteur ne veut pas risquer de la perdre en passant outre pour retrouver sa vraie « vie », celle de la liberté amoureuse de sa jeunesse. C'est ce qu'il appelle sa « lâcheté » (extrait 15, p. 72).

Autre texte, plus tard, le 21 janvier 1946 : « S. est à Limoges depuis deux heures. Il en est cinq. Je commence à trouver qu'il y a longtemps que je ne l'ai pas vue. Et il y aura bientôt vingt ans que je la vois !... Et depuis dix ans bientôt que nous sommes mariés, nous n'avons pas passé plus d'une demi-journée loin l'un de l'autre. Ce besoin de la présence, est-ce l'amour ou l'intoxication de l'habitude ? Elle m'irrite souvent quand elle est là. Quand elle n'y est plus de deux heures, je me sens mal à l'aise. Ça, c'est l'amour — le banal et profond drame du couple ».

Tant pis pour la banalité. On peut se rassurer sur la santé affective du couple : si l'amour conjugal ne suffit pas à Margerit, du moins éprouve-t-il dans sa vie quotidienne les sentiments mêlés qui le constituent. N'est-ce-pas cet amour au singulier plutôt qu'une « lâcheté » imaginaire, qui l'empêche de retrouver ses amours plurielles d'autrefois, et qui l'éloigne de ses rêves érotiques ? Sans doute n'est-il pas aussi malheureux qu'il veut bien le dire.

On aimerait connaître l'attitude de Suzanne. Le *Journal* permet de l'imaginer, dans un texte du 16 septembre 1948 auquel j'ai déjà fait allusion (au retour d'un séjour à Barbotan, Suzanne a eu plusieurs malaises, et Robert s'est occupé d'elle de façon exemplaire) : « Depuis le drame de Barbotan, Suzanne m'appelle *L'ami des mauvais jours*. Il est exact que je suis plus agréable à avoir avec soi dans les moments tragiques que dans les bons. C'est que quand la nécessité m'appelle hors de moi, je ne suis plus cette ignominie que l'on appelle un intellectuel, mais un homme d'action ». L'appellation inventée par Suzanne prouve qu'à ses yeux son mari n'est pas toujours un véritable ami, et qu'elle s'y est résignée, puisqu'elle prend la chose avec humour.

### **Littérature, peinture, journalisme**

Dans le grand texte de seize pages qui, en juin 1941, constitue un morceau d'autobiographie placé en tête de son nouveau journal, Margerit explique de façon précise dans quelles circonstances est née sa vocation littéraire. Partagé dès son plus jeune âge entre le goût du dessin, de la peinture, et celui de l'écriture, il faisait néanmoins des études de droit. Son entrée au *Populaire* a changé cet équilibre. Et c'est bien par le journalisme qu'il en est venu à l'idée d'une carrière littéraire : « J'écrivais parce que, puisque j'étais journaliste, je devais devenir écrivain (...).

Je me devais à moi-même d'être un écrivain notoire » (extrait 4, p. 56). Après la parution d'une de ses premières nouvelles, *Les pistolets d'Arçon*, au *Mercure de France*, il écrit : « Publié dans une grande revue, je m'estime écrivain ».

Réfléchissant avec bon sens aux nouvelles conditions de son existence, et se rendant compte qu'il n'a pas la moindre envie de peindre autre chose que « des femmes à la limite de l'érotisme », il conclut : « Évidence maintenant bien prouvée : la peinture est un corollaire, mon *barrio-chino*. Ne pas se laisser aveugler par la facilité de ses charmes trompeurs (...). Comment ai-je pu arriver à voir un conflit entre deux activités qui en réalité s'associent fort bien. Ma peinture-exutoire fait la pureté de mes écrits ».

D'autre part, ajoute-t-il, il lui faut « laisser le journaliste gagner sa vie tout seul en lui concédant le minimum de temps et pas du tout d'importance ; mais profiter de ce qu'il apprend. Écrire ».

Belles résolutions qui ne seront pas complètement suivies d'effet. Dès le 29 septembre 1942, une nuance apparaît en ce qui concerne la peinture : « Je crois que la peinture est en train de passer au second plan. Elle pourrait aisément revenir au premier, si l'écriture me décevait, car elle reste physiquement et sensuellement une délectation. Tandis que je dois me forcer à écrire, tout au moins pour m'y mettre ». Le 29 février 1944 (dans l'extrait 14, p. 70) la perspective est complètement changée : « Je demeure persuadé que j'ai manqué ma vocation. Elle était d'être un peintre – un peintre dans le genre de Renoir. De cette manière seule j'aurais été heureux, je le crois ». Le 26 août suivant, il a « l'amère certitude que la vie pour (lui) c'était la peinture » et il ajoute : « un concours trompeur de circonstances et les idées de S. m'ont fait rater ma vie. Jamais écrire ne me donnera la satisfaction quotidienne

– la satisfaction dans l’acte – que me donnait la peinture ». Voilà donc sa femme responsable de son échec ! Il répète le grief le 1<sup>er</sup> juin 1952, en associant Suzanne à Lobel-Riche. Le 10 août 1949, il a manifesté un enthousiasme délirant parce que pour la première fois il s’était mis à la gravure (extrait 23, p. 82) et fin 1952, installé pour l’hiver à Paris, il va tous les lundis soir « peindre des nus à l’Académie Lobel-Riche », et il s’enchant un jour de pouvoir parler poésie avec un charmant modèle (10 mars 1953).

Pourquoi ce mythe d’une vocation manquée ? Il surprend d’autant plus que, à considérer les tableaux que l’auteur nous a laissés<sup>13</sup> et à comparer leur qualité à celle de ses œuvres littéraires, on est bien obligé de donner raison au Margerit de 1941, à Suzanne et à Lobel-Riche, contre le Margerit de 1944 ou 1952. Certes, depuis le début du *Journal*, il a insisté sur le plaisir extraordinaire que lui a donné depuis sa jeunesse l’acte de peindre. « L’art pour moi ne pouvait être que la peinture, et l’amour : la chair. Et il n’y avait pas de distinction ni de limites entre la peinture et la chair. Peindre, étreindre étaient des actes synonymes. Il m’était souvent difficile de savoir si je préférerais peindre une femme ou coucher avec elle » (3 janvier 1942, extrait 7, p. 59). Il peut s’agir aussi d’un mouvement de balancier : ayant choisi la voie littéraire l’auteur évoque avec nostalgie la voie picturale qu’il a été obligé de négliger. Ou encore d’une sorte d’alibi psychologique pour se déculpabiliser au sujet de toutes les imperfections qu’il décèle dans ses œuvres, et que certains critiques lui rappellent cruellement : « Ce matin, sévère éreintement de *Phénix* dans les *Lettres Françaises* – sévère mais juste, hormis le fait que l’on considère une fois de plus ce livre comme écrit après *Mont-Dragon* »

13. Cf *Cahier Margerit* n° VI, article de Pierre Silvain *L’écriture au pinceau*.

(5 septembre 1947). « Reçu, ces jours-ci, encore quelques éreintements pour mes livres. La critique n'a que dédain pour *Le vin* – « qui n'enivrera personne » dit Maurice Nadeau dans *Combat* » (25 octobre 1947).

La deuxième résolution de 1941, concernant son travail de journaliste, n'est pas mieux respectée par Margerit dans les années suivantes<sup>14</sup>.

Lorsqu'il décide en 1941 de n'accorder « aucune importance » au journalisme, qu'il trouve « très ennuyeux », et « très dangereux » pour son métier d'écrivain, cela ne veut pas dire qu'il souhaite bâcler ses articles de presse (il est bien trop méticuleux pour cela), mais qu'il faut les écrire avec détachement, ne pas les laisser empiéter sur l'essentiel. Or pendant toute cette période, ils tiennent dans le *Journal* une grande place, négative en quelque sorte, puisque Margerit ne cesse de s'en plaindre. Par exemple, pour les seules années 1947 et 1948 :

- 4 septembre 1947 : « Il faudra, demain matin, faire mon article, et l'après-midi aller à Limoges perdre mon temps ».
- 19 septembre 1947 : « Il faut faire mon article, ma causerie, aller passer l'après-midi à Limoges... etc. ! Quelle stupidité ! Que de temps bêtement perdu !... Impossible d'avoir quinze jours de suite à ne m'occuper que de mon livre ».
- 19 juin 1948 (de retour de Paris) : « Voici un jour et demi que je suis revenu au journal et déjà je suis complètement envahi, aspiré hors du domaine de la création littéraire. De repos aujourd'hui, ce n'est pas au livre que je voulais refaire que je pense, mais à ce que j'ai fait,

14. On peut évidemment suivre dans le *Journal* (avec quelques imprécisions), sa carrière au *Populaire du Centre*, devenu provisoirement *L'Appel du Centre* pendant les quatre années d'occupation : en 1929 il est chargé de la critique des spectacles. En 1931 il est « rédacteur en titre » pour toutes les rubriques culturelles. En 1948, le voici rédacteur en chef. Le 7 février 1952, Suzanne et lui viennent de s'installer pour l'hiver dans un appartement parisien et il dit qu'il a quitté le journal (comprendre qu'il en a quitté la direction).

dit, décidé, hier au journal, à ce qu'il faudra décider et faire demain. On ne peut se partager entre deux œuvres, dont l'une et l'autre exigent tout de vous : diriger un journal et écrire des livres, du moins des romans ».

- 21 septembre 1948 : « Hier, je suis rentré au journal. J'y ai retrouvé la médiocrité et la sottise, et les éternelles intrigues. J'ai répété à C. ce que je lui avais déjà dit avant mon congé : que je voulais absolument quitter le poste de rédacteur en chef et reprendre ma liberté avec ma rubrique littéraire. Il m'a dit : "nous verrons ça dans le courant d'octobre". La promesse ne sera pas tenue immédiatement, puisque le 2 février 1949 Margerit écrit, après le départ d'un collègue : « je suis seul maintenant pour diriger la rédaction (...) je dois consacrer bien plus de temps au journal ».

S'est-il à ce point fourvoyé dans le journalisme, et en a-t-il vraiment beaucoup souffert ? Certains textes postérieurs permettent de nuancer la réponse à cette question. Le 28 mars 1952, il raconte la « cérémonie intime » qui a eu lieu au journal, évidemment pour marquer son départ de la direction, bien qu'il ne le dise pas. On lui a remis des cadeaux, on a prononcé des discours « émus ». « Et moi, (ajoute-t-il), je suis triste. Car je me sens indigne de leur affection. Il est exact que je les ai aimés, que j'ai pris un peu de leurs peines à ma charge, que je les ai toujours traités avec justice, que j'ai toujours agi avec chacun d'eux comme si j'étais à sa place. Mais je n'ai jamais su m'oublier tout à fait. C'est leur affection pour moi, leur confiance en moi, qui les fait me voir infiniment supérieur à ce que je suis ». Autrement dit, Margerit a toujours fait ce qu'il fallait au journal, sans doute sans déplaisir, et dans ce milieu pas plus enclin que les autres à l'indulgence, surtout à l'égard des chefs, il a su gagner la confiance de tous. Personne ne lui demandait de « s'oublier tout à fait » !

Le 24 juillet suivant, on découvre avec surprise que non seulement il a gardé sa chronique littéraire, comme il le proposait en 1948, mais que, lorsqu'il est à Thias, il rend régulièrement visite aux journalistes : « Fait mon article hebdomadaire pour le journal (aujourd'hui une chronique sur quelques poètes). Ainsi, chaque semaine, je perds une matinée. Toutes mes après-midi étant perdues à aller au canard ». Que se cache-t-il derrière cette rengaine du temps perdu ? Margerit parlerait-il à nouveau de « lâcheté » de sa part devant les exigences sociales ? N'est-ce pas plutôt le goût tout simple de la convivialité, de l'amitié, qui le pousse à aller retrouver ses collègues ? C'est ainsi le *Journal* lui-même qui révèle sa tendance à dévaloriser sa propre vie, par simple parti-pris de pessimisme<sup>15</sup>.

### L'obsession du travail

Il reste que Margerit est toujours à la poursuite du temps, temps pour une réflexion absolument nécessaire à ses yeux, temps pour son travail littéraire.

« N'être qu'un romancier ne me suffirait pas. Peut-être dois-je à ma formation (journalistique, essayiste) le désir (l'ambition, la volonté) d'être aussi un (philosophe) ». C'est dans un des moments les plus sombres de l'Occupation, le 11 mars 1943, que Margerit écrit ces trois lignes hésitantes, par réaction aux dangers et aux menaces du moment (à la suite de l'extrait 9, p. 63).

À vrai dire, les trois pages écrites ce jour-là ne révèlent pas une très haute compétence philosophique, et l'auteur lui-même se montre sévère à leur égard dans une note de janvier 1944 (il parle de charabia). Elles aussi sont très hésitantes : il s'agit de variations sur un thème, la maîtrise de sa propre pensée. Pour la maîtriser, il faut la connaître, et Margerit éprouve le besoin de se « pencher

15. Le 9 novembre 1953, il reconnaît enfin que son travail au *Populaire* a été positif : « J'ai à peu près réussi à imposer ma volonté, à faire régner un certain ordre ». Se reporter à l'éditorial de ce *Cahier*.

minutieusement » sur lui-même : « Il me faut des temps infinis de solitude » dit-il. Et il ajoute ces phrases qui peuvent paraître sidérantes de la part d'un amateur de relations humaines : « Un ami qui vient me voir est une catastrophe. Il me faut ensuite des jours pour retrouver l'équilibre au milieu de moi-même qu'il m'a fait perdre »<sup>16</sup>.

D'autres textes aussi surprenants se rencontrent sous la plume de Margerit lorsque la vie vient le troubler dans son activité d'écriture. Le 11 septembre 1947, l'obligation de partir à Bordeaux pour le mariage de son neveu provoque chez lui un mouvement de colère : « Jamais on ne me foutra la paix trois mois de suite ! ». Il récapitule tout ce qui l'a empêché, ou va l'empêcher, de travailler, et prend des décisions radicales (ne plus recevoir, ne plus lire de lettres, etc.) qui ne seront évidemment jamais appliquées (extrait 21, p. 80). Le 22 décembre 1952, il s'exclame encore « Faudra-t-il que je me fasse flanquer six mois de prison pour être seul et pouvoir être tranquille ? ». Et les formules « Je n'ai rien fait », « Je n'ai pas pu travailler » constituent une sorte de refrain jusqu'en 1954.

Il faut beaucoup de temps à Margerit parce qu'il est très exigeant sur la qualité de ses œuvres : « Mon imagination exige des choses parfaites, et de moi des œuvres parfaites. C'est pourquoi je suis toujours mécontent de moi et souvent des autres » (21 août 1941). « Tout est compliqué pour moi. Il ne peut y avoir rien, absolument rien, de simple. Parce que j'ai trop d'imagination et trop le besoin, en toute chose, d'une perfection que je ne peux même pas imaginer ». Or, par tempérament, il travaille lentement, et cette exigence extrême n'arrange rien. Il a beau s'encourager dans ce *Journal* à changer d'habitude pour écrire « extrêmement vite », sans ratures, les notations sur ses interminables séances de travail sont très

16. Margerit n'illustre-t-il pas dans des pages de ce genre (il y en a quelques autres dans le *Journal*) la vanité de la recherche de soi signalée par Alain Girard (cf plus haut chapitre « À la recherche de soi » de cette étude, p. 22).

nombreuses : « Excès de travail, hier, de huit heures du matin à onze heures du soir, avec juste le temps d'avaler en hâte les repas. Résultat : indigestion cette nuit. Dans ces quelque quatorze heures et demie ou quinze heures de travail, j'ai fait à peu près deux pages » ( et il ajoute qu'elles sont écrites en charabia ! 21 septembre 1947). Cf aussi les extraits 16 (deux jours pour deux phrases, p. 74) et 27 (le détail du travail d'écriture, p. 87).

En fait, on découvre dans ce *Journal* un Margerit complètement esclave d'un travail qu'il s'impose lui-même. Il en décrit les petits plaisirs et les grandes joies, mais aussi les peines continuelles, et ses textes, selon les variations de ses humeurs, sont aussi contradictoires sur ce sujet que sur les autres : « Rien ne m'ennuie autant que d'écrire. Je ne m'y résous qu'obligé » dit-il le 13 janvier 1948. Mais dans les notes sans date de la même année il disserte sur une « volupté instantanée au fur et à mesure de l'écriture ». Les deux sentiments peuvent d'ailleurs s'éprouver dans les mêmes séances de travail : « Travaillé ces jours-ci au *Vin* avec infiniment de peine et de joie » (25 décembre 1942).

En tout cas, le travail est devenu pour lui une drogue indispensable. Il se trouve dans une très bonne forme après avoir passé un mois à travailler sans arrêt pour mettre au point *L'île des perroquets* (extrait 5, p. 58). Et le 24 janvier 1953, s'il dit : « Voilà trois jours que je n'ai pas mis le nez dehors », ce n'est pas pour se plaindre, puisqu'après avoir énuméré les activités qui ont rempli tout ce temps (travail sur le futur *Château des Bois-noirs*, préparation d'une adaptation au cinéma de *Par un été torride*, correction d'une nouvelle – et même sa chronique pour le *Populaire*, qui pour une fois ne lui a pas pesé) il peut s'exclamer : « Quel boulot ! C'est la belle vie ! ».

Au contraire, les périodes qui séparent deux œuvres

(et pendant lesquelles il pourrait se reposer !) lui paraissent particulièrement désagréables : « Je ne déteste rien tant qu'être disponible » écrit-il le 2 mai 1951, après avoir achevé *Le Dieu nu*. Et il parle alors d'une « saison d'impuissance ». De même : « Que je suis mal à l'aise quand je n'ai pas de livre en train » (22 mars 1952, après le Renaudot). Ou encore : « Il n'y a rien de plus horrible que ces périodes où l'on n'a pas de livre à écrire. Les peines de l'écriture, la déception que laisse un livre terminé, ne sont rien, après tout, comparées à ce vide affreux dans lequel il faut pourtant se maintenir en attendant qu'un sujet se dégage de l'anarchie, et que sa hantise vous prenne. Le véritable enfer de l'écrivain, c'est ça » (28 mars 1954).

### **Thias ou Paris ? Paris ou Thias ?**

Il faut bien parler d'un problème qui a constamment occupé l'esprit de Margerit tout au long de sa vie active, et surtout à partir de 1952.

Après avoir vécu à Limoges, d'abord dans un tout petit logement de la rue Jean-Jaurès, puis dans un appartement plus agréable de la rue de l'Observatoire, il s'est installé à Thias après son mariage, en 1937, dans la « maison de campagne » cédée par ses beaux-parents. Mais un auteur provincial, même s'il est un peu casanier, peut-il éviter les séjours à Paris, et ne pas être tenté de s'installer définitivement dans la capitale ?<sup>17</sup> Le problème apparaît dans le *Journal* dès le 4 octobre 1942 : « Comment faire passer des manuscrits en zone occupée ? Car malgré tout ce qu'on a raconté sur la décentralisation, l'édition en province est de la jobarderie. Ni le *Journal*, ni le *Figaro*, ni aucun des grands journaux, qui consacrent des tartines aux plus insignifiants navets publiés à Paris, n'ont dit un mot, ni même annoncé *L'île...* » (*L'île des perroquets*). On

17. La question s'est toujours posée et Richard Millet vient de la reprendre dans un article du *Nouvel Observateur* (n° 2 056, avril 2004), en termes qui me semblent assez peu raisonnables, et inutilement méprisants pour le Limousin, qui n'est ni mieux ni plus mal loti que d'autres régions éloignées de Paris.

peut suivre ensuite les lents progrès de la tentation. En 1943, 44, 46, Margerit fait allusion à des voyages à Paris, mais il se sent mal à l'aise à l'hôtel. Malgré la « crise du logement » de l'après-guerre, un appartement est momentanément loué en 1948, rue Alphanth. En 1952 enfin, Robert et Suzanne se trouvent chez eux, 33 rue Guersant. « Nous sommes installés à Paris, nous avons de nouveau un appartement » écrit Margerit le 7 février. Mais dix jours plus tard, apparaît un texte étonnant : « Demain, nous partons pour Limoges. Étrange changement. L'année dernière c'est de Limoges que nous partions pour aller passer quelques jours à Paris. Maintenant c'est l'inverse. Mais cela ne me donne rien. Je ne me sens pas chez moi ici : l'appartement est trop petit, trop inconfortable. Je n'ai pas encore trouvé mon « lieu ». Nous sommes à la fois mieux et moins bien qu'avenue Alphanth, en 1948. Je pense déjà beaucoup à revendre ce logement pour en acheter un autre... ». L'achat a-t-il été précipité, irréfléchi ? Le *Journal* n'en dit rien. S'agit-il d'un simple caprice dû au changement ? En fait, ce texte fait écho à celui du 10 octobre 1942, qui concerne Thias : « En réalité je n'aime pas cette maison, et pas, non plus, la vie que j'y mène (...) Ce ne sera jamais ma maison — ni ma vie ». Dix ans plus tard, il s'agit donc d'une nouvelle manifestation de l'inconstance, de la versatilité des sentiments de Margerit par rapport à ses lieux de résidence. Et il y en aura d'autres jusqu'en 1954.

Thias, c'est pour lui le calme, la tranquillité assurée pour le travail, un cadre agréable dans lequel chaque saison a sa beauté, et par-dessus le marché une piscine ! Une piscine qui lui permet de satisfaire l'été un goût de l'eau souvent exprimé (extrait 1, p. 53). Il évoque tous ces charmes dans de brèves évocations quotidiennes souvent émerveillées (« bonheur calme et simple / admirable silence / sommeils

somptueux, veloutés / bain délicieux avec S. / automne exceptionnel / soir de grâce » cf. aussi extraits 8 p. 62, et 18 p. 75). Mais c'est aussi l'obligation d'aller à Limoges pour la moindre chose (temps perdu !), la corvée du journal, l'éloignement des éditeurs, la solitude intellectuelle (extrait 15, p. 72). Paris au contraire, ce sont les milieux culturels, la rencontre des écrivains, dont certains deviennent des amis, la beauté de la ville... Mais aussi l'agitation inutile, les mondanités affligeantes, la cohue des cocktails, et le bruit des voisins dans l'immeuble.

Les hésitations de Margerit entre ces deux lieux de vie donnent un étrange ballet de textes contradictoires. Un seul exemple, qui concerne encore ce besoin impérieux, presque maladif de travail, qui caractérise l'auteur :

- De Paris, le 12 décembre 1952, après l'évocation d'un cocktail et de travaux dans l'appartement : « Et dire que si j'étais à Thias je travaillerais sans désespérer depuis ce matin huit heures jusqu'à lundi une heure de l'après-midi ! ».
- De Thias, dix jours plus tard : « Je crois que l'on est encore moins tranquille à Thias qu'à Paris. Je passe mon temps à aller à Limoges parce que ceci, parce que cela. C'est tout de même fantastique d'être obligé de travailler comme ça à la sauvette ! ».

Margerit a déjà exprimé ce qu'il pense être sa vérité profonde sur le sujet le 16 septembre 1951 : « Arrivés hôtel Demours (...) Je me retrouve chez moi, à Paris, et pourtant j'y suis étranger – plus exactement, je n'en fais pas partie. Le seul lieu au monde dont je fasse partie, c'est l'endroit où se trouve ma table de travail. Je ne fais pas vraiment partie de Thias, et lorsque je l'ai quitté, je n'y pense plus, il ne me manque pas ».

Mais la table de travail ne pouvant être suspendue dans le vide intersidéral, il faut bien continuer à la trouver

à Thias ou à Paris. C'est Suzanne qui impose à son mari de passer l'été à Thias (ses parents vivent à Limoges, avenue Foucault). Il lui en fait grief en 1952, dès le 8 mars, puis le 9 novembre : « Depuis deux jours, nous nous préparons à partir pour Paris. C'est un véritable déménagement (...) Quelle perte de temps et quelle absurdité, ce partage entre Paris et ici (...) S. n'admet pas l'idée d'abandonner Thias. Elle ne conçoit pas la vie autre part. Et parce que je ne conçois pas la vie sans elle, il me faut bien me plier à ce partage qui fait que je ne suis vraiment jamais nulle part » (extrait 26, p. 85).

Lorsque ses beaux-parents deviennent malades, les choses se compliquent, et, lorsque Suzanne continue à soigner sa mère à Limoges après la mort de son père, et que Robert doit donc se débrouiller seul à Thias, il en arrive, le 10 décembre 1953, à cette formule difficilement excusable sur sa femme : « Impuissante à sacrifier ses parents à moi, elle nous a, en réalité, sacrifiés tous à son impuissance ».

« Bon Dieu ! Que je voudrais m'établir quelque part et ne plus jamais en bouger ! Un déplacement Paris-Thias ou Thias-Paris = huit jours au moins de déséquilibre, de flottement, de vide. Le voyage me prend huit jours » (21 juin 1953, avant le départ pour Thias). Excédé par ces déménagements, Margerit prend le 9 janvier 1954 une décision péremptoire : « C'est la dernière fois que je me laisse prendre au piège. Il faut choisir. À l'automne prochain, ou bien nous aurons un appartement assez grand et confortable, à Paris, où nous transporterons notre domicile pour y vivre la plus grande partie de l'année, ou bien nous nous installerons confortablement et définitivement à Thias ». Encore une promesse faite à soi-même qui ne sera pas exactement tenue...

## Les œuvres et la création littéraire dans le *Journal*

Toutes ces récriminations, tous ces mouvements d'humeur paraissent un peu dérisoires (et sans doute exagérés : Margerit ne se donne-t-il pas en spectacle à lui-même ?) lorsqu'on constate, grâce au *Journal*, que la fabrique margeritienne de littérature ne cesse pas, pendant toute cette période, de fonctionner à plein rendement.

Dans les seize pages de rétrospective qui ouvrent le *Journal* de 1941, en juin, l'auteur a déjà une belle liste d'œuvres à citer. Certes, un seul roman a été publié sous son nom (*Nue et nu*, 1936). Mais il semble accorder autant d'importance à chacune des nouvelles qu'il énumère (une bonne douzaine), en accompagnant chaque titre de quelques remarques critiques. Toutes ces nouvelles n'ont pas été publiées, certaines sont peut-être perdues (*F.C. ou la perte manquée*, *Arsinoé Mora*, *Chacun a raison*, etc.) Mais *Cendrille* et *Le cabriolet volant* se trouvent dans le recueil édité par notre association<sup>18</sup>.

Ensuite, en douze ans, de 1942 à 1954, de *L'île des perroquets* au *Château des Bois-noirs*, Margerit publie huit romans<sup>19</sup>. Il continue à pratiquer abondamment le genre de la nouvelle et donne au *Populaire* une chronique hebdomadaire de critique littéraire. Ne parlons pas des textes ponctuels divers que tout le monde lui demande, y compris l'agence Havas. — Qui, lui excepté, ne serait pas satisfait d'un tel bilan ?

Il est vrai que tout se passe dans une sorte de frénésie créatrice, fébrile et passionnée, qui doit être épuisante. Margerit travaille presque toujours sur deux ou plusieurs livres à la fois. Un « programme » significatif, le 15 janvier

18. Sous le titre *Le cabriolet volant, et autres nouvelles*, vingt-cinq textes dont neuf inédits, Épip, 2002.

19. *L'île des perroquets*, éd. de la Pyramide, 1942 ; *Mont-Dragon*, éd. Colbert, 1944 ; *Phénix*, La table ronde, 1946 ; *Le vin des vendangeurs*, éd. Colbert, 1946. Tous les autres chez Gallimard : *Par un été torride*, 1950 ; *Le Dieu nu*, 1951 ; *La femme forte*, 1953 ; *Le château des Bois-noirs*, 1954.

1944 : « J'ai remis à Blanzat le bon manuscrit de *Mont-Dragon*, le 6 janvier. Et j'ai écrit à Jean d'Agraves [éditions Colbert] à ce sujet le 10 ou le 11, en lui proposant de faire paraître successivement *Mont-Dragon* et *Phénix* (n'importe lequel des deux en premier lieu) puis *Le vin des vendangeurs* retouché, puis *Les innocents et les coupables* auxquels je travaille en ce moment. Quand je les aurai finis, je reprendrai *Le vin* ; pendant ce temps ils reposeront. Quand j'aurai fini de retoucher *Le vin*, je les reverrai, eux. Voilà le programme ». En définitive, la plupart de ses romans sont réécrits entièrement une ou deux fois. Revenons en arrière, au 4 octobre 1942 : « J'ai terminé avant-hier le premier jet de *Lazare – Vin des vendangeurs* (...) j'ai repris hier *Adolphe – Phénix* que je recommence depuis le commencement en me servant de la première et de la deuxième version que je rajuste tout en les modifiant toutes les deux ».

Dans ces conditions, on devine que la gestation d'une œuvre peut durer très longtemps. Le 7 mars 1947, Margerit travaille encore sur *Les innocents*, « sans lever la tête, à toute bride ». Le 18 juillet, le livre est terminé. Mais le 21 août il le relit et n'en est pas satisfait. Lobel-Riche et l'éditeur pressenti disent leurs réserves en septembre. Le 7 octobre, Margerit peine sur la deuxième version, qui est terminée le 13. Le 25, il dit avoir passé les dix derniers jours à la retoucher. Et le deuxième manuscrit est envoyé à Lobel le 18 décembre. Mais pendant tout ce temps, l'auteur a aussi travaillé à *Verdazin*, qui devient *Le monde qu'on nous a fait*, puis à *Une histoire d'amour*. Ce dernier titre représente la première idée du roman *Le Dieu nu*. *Le monde qu'on nous a fait* est finalement incorporé aux *Innocents*, qui deviennent alors *Les Amants*, livre publié par Gallimard en 1957, après treize ans de mise au point (1944-1957).

On voit que les titres des œuvres de Margerit se suivent en changeant très rapidement. C'est une véritable farandole tout au long du *Journal*. Beaucoup disparaissent très vite, quand l'œuvre commencée est abandonnée (*La pathétique* en 1943, *Belle* en 1947, *La lanterne magique*, *Les mémoires des autres*). Mais les œuvres qui perdurent en se perfectionnant peuvent en porter successivement trois ou quatre. 23 août 1952 : « Je viens de m'apercevoir, en feuilletant ce cahier, que *Dominique Brunet*, terminé le 23 juillet, avait été commencé le 9 décembre 1948 sous le titre de *Légitime défense*, et que j'en ai repris le début presque tel quel ». 5 septembre : « J'ai intitulé le livre ci-dessus *Appassionata* ». Finalement, c'est Hirsh, à la N.R.F., qui propose le titre définitif, *La femme forte*, publié par Gallimard en 1953. De même, ce sont les Gallimard qui donnent son titre au *Château des Bois-noirs*, ex *Maison de la mort*, ex *La Vernière*, comme ils ont imposé à l'auteur de maintenir *Le Dieu nu*, alors qu'il voulait changer le nom de ce roman pour la cinquième fois (4 juillet et 1<sup>er</sup> août 1951).

De nombreux autres détails complètent dans le *Journal* la physionomie particulière de l'écrivain, et on ne peut tous les noter ici. Par exemple il écrit le 25 août 1947 qu'il ne sait pas travailler selon un plan préconçu (extrait 20, p. 79). Mais, s'il prétend être un artiste plutôt qu'un simple « praticien », il n'apparaît pas comme un théoricien du roman<sup>20</sup>. Il a vécu son aventure en solitaire, à l'écart des courants littéraires de son temps<sup>21</sup>. Il n'a pas cherché à innover, et c'est peut-être pour cela que l'histoire littéraire l'a franchement oublié. S'il veut définir son tempérament d'auteur, il se contente de dire : « Je suis un réaliste... qui a horreur du réalisme, ou un romantique qui ne peut pas

20. En est-il autrement dans ses chroniques littéraires ? Il faudra le vérifier un jour. Mais quel travail en perspective !

21. Cf article de F.-J. Authier, *Robert Margerit et la littérature du demi-siècle*, *Cahier Margerit* V, 2001.

se dégager du réalisme. Mon domaine, c'est celui où le vrai et le faux, la réalité et la fiction, l'observation et la fiction, se confondent » (30 août 1944). Autrement dit, il aime écrire en romançant ses expériences personnelles. Le seul problème d'ordre général sur lequel il insiste est celui de la place de la description dans le roman. Ce qui est évidemment lié à son goût pour la peinture. Il pose la question en septembre 1943 : « Je pense que je devrais supprimer ma manie de peindre en écrivant. Mais ai-je raison ? (...) Je donnerais un royaume pour le savoir ». Il revient sur le sujet le 29 janvier 1944 à propos de *Mont-Dragon*, invoquant dans le désordre les exemples de Colette, Balzac, Blanzat, Gide, et même Diderot (extrait 11, p. 65), puis le 4 janvier 1947 en convoquant cette fois Gautier, Flaubert, Proust et Stendhal, enfin une dernière fois le 25 mai 1953. Il se plaint de la faiblesse évocatrice des mots, et se montre très intéressé par le cinéma, qui laisse dans le souvenir des impressions beaucoup plus fortes que celles de l'écrit.

Il travaille d'ailleurs quelque temps avec un professionnel (Stragliati) à l'adaptation au cinéma de *Par un été torride* (le projet sera finalement abandonné), et il rêve d'en faire autant pour *Mont-Dragon*.

Un faible écho des discussions littéraires de l'époque (surtout à propos de la littérature américaine) apparaît sous le titre *Roman*, dans les « notes sans date » de 1948. Margerit fait allusion à une conception comportementale de la psychologie : « Ce qui compte c'est l'acte. Suprématie de l'acte sur tout le reste. Et l'acte suffit à nous renseigner sur les sentiments ». Mais dans le même texte, et par un balancement qui le caractérise bien, il semble vanter un « roman de pensées, où l'on donnerait fort peu d'importance aux actes : le principal étant ce qui se passe à l'intérieur des individus ». Comment comprendre ces incertitudes ?

Humilité intellectuelle, complexe d'infériorité, éternel regret d'avoir manqué sa vocation ? Margerit a beau ajouter les œuvres aux œuvres, il se demande toujours s'il est un véritable écrivain. C'est un des refrains du *Journal* : « C'est fantastique ce que je suis peu écrivain » (13 janvier 1948). « S. est persuadée que je suis un écrivain (...) Et il y a des idiots qui me prennent pour quelque chose » (15 décembre 1948). Cependant, le 2 février 1949, après avoir relu un de ses articles qu'il a trouvé « presque bien » : « Après tout, et quoique je n'aime pas écrire, il y a peut-être des moments où je suis écrivain. Curieux ! Curieux ! ». De même, le 7 mars 1951, après avoir reçu une lettre très élogieuse de Blanzat sur *Des amours et des ombres* (un des titres provisoires du *Dieu nu*) Margerit écrit : « Pour la première fois de ma vie, j'ai une sensation de réussite en écriture (...) Cette sensation me paie de mes peines et valait bien mes tourments ». Mais le 7 février 1952, voici tout ce qu'il a à dire sur l'attribution du Renaudot : « J'ai eu le prix Renaudot. Le *Dieu* atteint les 100 000. Je n'arrive toujours pas à me considérer comme un écrivain. Voilà le drame ». Et le 18 mai 1954 : « Au fond, j'aimerais tant devenir écrivain ! ».

Sans doute y a-t-il une part de jeu dans cette rumination permanente de la même idée, mais aussi le respect d'une notion idéale de l'« Écrivain », avec la conscience qu'on ne se hissera jamais à son niveau. Une seule ligne est écrite le 21 juin 1952 : « La certitude de n'écrire jamais le livre qu'on voudrait écrire ».

Or, le pessimisme de l'écrivain suit la même courbe que celui de l'homme (ci-dessus, chapitre *À la recherche de soi*). Alors qu'en 1941 Margerit s'efforce de juger ses premières œuvres de façon mesurée, en soulignant leurs insuffisances et leurs qualités, et qu'il peut écrire : « Il ne faut plus qu'un effort pour arriver », il se livre dans les

années cinquante à un véritable dénigrement de sa production littéraire. Le 10 août 1953 : « Depuis notre retour, je travaille assez régulièrement, tous les matins, à *La maison de la mort* [futur *Château des Bois-noirs*] (...) La précédente version a paru, réduite, dans le numéro de juillet des *Oeuvres libres*. Elle est lamentable ». Le 4 septembre : « Ce roman est d'une idiotie sans nom. Je finirai par renoncer à écrire ». L'espoir d'« arriver » s'est envolé : « Il n'est pas douteux que plus je vais, plus mal j'écris » (9 novembre 1953). « Ce livre est d'une crapuleuse ineptie. C'est trop idiot de passer son temps à écrire des livres bêtes (29 décembre 1954, à propos de *La vie littéraire*, future *Malaquaise*, dont Margerit a écrit cent cinquante-huit pages).

Cette humeur massacrant s'étend d'ailleurs à tous. Le mot imbécile fleurit presque à chaque page, et l'auteur, qui se l'applique très souvent à lui-même, l'emploie aussi avec prédilection pour parler des critiques, et même quelquefois de ses lecteurs, qui n'ont pas su comprendre ses œuvres.

Il est évident que le *Journal* joue ici son rôle d'exutoire, en réaction aux fatigues et aux colères rentrées que connaît Margerit dans sa vie un peu insensée de forcené du travail. Il ne faut donc accorder aucun crédit à ces jugements — d'autant que le texte comporte des pages beaucoup plus sereines, plus objectives, comme ce récit d'une conversation sur son œuvre avec André et Madeleine Berry le 23 mai 1954 (extrait 28, p. 87)<sup>22</sup>.

D'ailleurs, tout orgueil n'est pas disparu, heureusement. À la fin du texte du 4 janvier 1947 (déjà cité), dans lequel il vante la sobriété des descriptions, Margerit écrit : « Il y a chez Proust très peu de passages consacrés à la peinture proprement dite — à la peinture matérielle —

<sup>22</sup> Conversation à l'origine du livre de Madeleine Berry, *Robert Margerit*, suivi du *Cortège des ombres* par Robert Margerit, Rougerie, 1956.

d'un décor. Chez Stendhal encore moins. Et pourtant comme on voit bien la maison de La Mole, la petite ville et les salons du début de Lucien Leuwen ! etc. Et ce pauvre Stendhal se reprochait de ne s'être pas assez soucié de décrire ! Nous ne sommes tous que de pauvres types. Nous faisons ce que nous pouvons et ce n'est pas grand chose ». Voici donc Margerit partageant le sort de Stendhal ! Le 22 novembre 1953, après le texte particulièrement humble dans lequel il dit qu'il ne mérite pas de réussir, on trouve l'addition suivante : « Même jour, minuit. J'ai lu, cette après-midi et ce soir, une centaine de pages de *Contrepoint* d'Huxley. Bon Dieu, c'est encore bien plus sot, bien plus vulgaire et bien plus mal écrit que *La maison de la mort* ! Par rapport à ce livre que les augures considèrent comme une manière de chef-d'œuvre, je suis pris d'une sorte de considération et de respect pour les miens ». Stendhal, Huxley : ce voisinage n'est pas trop mal choisi !

### **Le Journal éclaire les œuvres**

Un plaisir tout à fait naturel pour le lecteur de ce *Journal*, c'est d'y rencontrer des textes qui lui permettent de mieux comprendre les nouvelles et les romans qu'il a déjà lus, en particulier en découvrant leur source dans la vie de l'auteur.

En ce qui concerne les nouvelles, il n'est pas indifférent, par exemple, de savoir que le beau texte de *Vacances* (dans le *Cabriolet volant*, déjà cité), lui a été inspiré par une expérience personnelle de la fin de son enfance. Il n'a même pas changé le nom d'Henriette. C'est bien lui qui l'a surprise avec Albert dans les topinambours, pendant des vacances à « Drullioles » (?). C'est bien lui qu'elle a agressé — « parce que, quoique enfant, (il était) la seule forme de mâle à sa disposition, à ce moment ». Et il rêve

maintenant de faire entrer ce personnage dans un nouveau roman, qu'un fait-divers lui a suggéré (7 mai 1953). Il n'est pas indifférent non plus de découvrir que *La belle époque* (même recueil) est inspirée par sa participation à la garde des voies, qui lui a permis d'apprécier le contact des hommes (extrait 10, p. 64).

D'autres nouvelles illustrent manifestement certaines réflexions de l'auteur dans son *Journal*. Elles lui permettent de magnifier sa propre expérience en la transfigurant dans une œuvre d'art. C'est le cas pour *Une histoire d'amour* et *L'impure*<sup>23</sup>, dont les thèmes se retrouvent dans le grand texte du 3 janvier 1942 (extrait 7, p. 59). *Une histoire d'amour* se fonde sur la distinction établie dans ce texte entre la sensualité et l'amour ; *L'impure* insiste sur l'équivalence entre la jouissance sexuelle et l'art de peindre, autre manière de posséder.

L'auteur exprime aussi ses préférences. Pendant un temps au moins, *Le bal des voleurs* a été son texte préféré « non pas pour l'expression, qui laisse beaucoup à désirer, comme toujours, mais pour le fond » (27 juin 1946). Alors qu'il apprécie modérément *Frédérique*.

En ce qui concerne les romans, la moisson est tout aussi grande. L'auteur nous dit en 1941 que la première partie de *Nue et nu*, la seule qu'il trouve réussie, repose sur des expériences personnelles. Il nous explique comment il a eu l'idée de *Mont-Dragon* (extrait 24, p. 83). Et si on doutait que *La femme forte* décrive la vie au *Populaire du Centre*, il suffirait de lire le texte du 15 décembre 1948 à son sujet : « Au fond, je sais bien ce qui me freine : c'est qu'il ne faut pas que ça ressemble trop à certain journal. Je suis obligé de transposer, d'égarer ceux qui reconnaîtraient des modèles. Voilà ce qui me rase dans cette histoire ».

23. Dans *Le cabriolet volant*, ouvrage déjà cité, p. 51 et p. 125.

On est surpris d'apprendre que, dans *Le Dieu nu*, le voyage à L.B. [La Bourboule] et la grande scène de déclaration d'amour de Bruno à Jacqueline « dans les roches, devant la cascade qui brillait dans l'ombre », ont aussi été vécus par l'auteur (29 février 1944, extrait 14, p. 70). De même, tout l'arrière-plan de la vie de Bruno dans *La Malaquaise* se trouve dans le *Journal*, à commencer par la vente de livres des Anciens combattants qui est évoquée dans les premières pages, les cocktails qui jouent un grand rôle dans l'intrigue, l'évocation de la surcharge de lecture des critiques littéraires (extrait 26, p. 85). Quant à la vie affective de Bruno, il est évident qu'elle doit beaucoup à celle de Margerit. Même l'idée d'un amour physique réduit à l'habitude dans le mariage, et devenu « bestial » se trouve dans le *Journal* (31 décembre 1952), exactement comme dans *La Malaquaise*<sup>24</sup>.

Mais les renseignements les plus riches concernent les deux romans les plus personnels de l'auteur, *Le vin des vendangeurs* et *Phénix*, qui paraissent la même année, en 1946. *Le vin des vendangeurs* exprime le « regret de la jeunesse et des amours passées » dit Margerit le 29 juillet 1942. Et le 29 septembre suivant : « Je n'ai pas beaucoup écrit dans ce cahier cet été ; sans doute parce que j'ai exprimé, en écrivant *Le vin des vendangeurs*, tout ce que j'aurais pu dire ici ». Il est bien évident que le livre est fondé sur sa vie de lycéen puis d'étudiant à Limoges. Pour mieux exprimer sa double passion, Margerit se dédouble : Philippe Mora s'engage dans une carrière littéraire, Sylvain Lazare, avec lequel il s'identifie plusieurs fois dans le *Journal*, devient un peintre admiré. Il est significatif que le dénouement soit favorable à Sylvain, qui retrouve dans les dernières pages un de ses amours

24. Après avoir lu le *Journal*, je n'ai pas un mot à retirer de mon analyse de 2003, *Cahier Margerit VII*, sous le titre *La vie littéraire*.

de jeunesse, alors que Philippe subit avec son amante une fin tragique. On appréciera d'autre part à la lumière du *Journal* cette affirmation du père de Sylvain, que Sylvain lui-même reprendra plus tard à son compte : « Quand on aime les femmes, il ne faut pas se lier à une d'elles, car on est obligé de lui demander trop »<sup>25</sup>.

Quant à *Phénix*, il touche à l'intimité de Margerit en représentant tous les fantasmes que celui-ci n'a pu satisfaire dans sa propre vie. Qu'Adolphe, tout en aimant sa femme Gilberte (Benjamin Constant, Proust, nous sommes en bonne compagnie !) puisse aussi adorer chastement une amie de celle-ci, faire du bateau avec une troisième qu'il convoite jusqu'à ce qu'il découvre qu'elle est déjà mère (Margerit déteste les femmes enceintes et n'a pas voulu avoir d'enfant), puis vivre huit jours de passion délirante avec une admiratrice de son œuvre dramatique (Margerit a souvent essayé d'écrire une pièce de théâtre), avant de retrouver sa femme avec le même amour, qui renaît de ses cendres comme un phénix, voilà les aventures qui auraient sans doute réconcilié l'auteur avec la vie.

Or Margerit se déclare satisfait de ces deux livres, qu'il dit absolument personnels et sincères (5 novembre 1942, extrait 8, p. 62). Sa hargne à l'égard de *La maison de la mort* (le futur *Château des Bois-noirs*) en 1953-54 ne vient-elle pas en partie du fait que pour écrire ce dernier livre, il a été obligé de sortir de ce cocon douillet de ses souvenirs et fantasmes d'amour personnels, et qu'ainsi, paradoxalement, il est en train à son insu de devenir le « grand écrivain » qu'il a rêvé d'être, ouvert sur tous les aspects de la vie et toutes les formes de relations humaines ?

25. *Le vin des vendangeurs*, chapitre 18.

## Conclusions

Il ne faut pas accorder trop d'importance aux sentiments de frustration, d'ennui, de désespoir exprimés par Robert Margerit. On pourrait dire qu'ils sont d'ordre métaphysique. Il rêve d'absolu, et il a donc des exigences sentimentales et intellectuelles déraisonnables, que la vie ne peut satisfaire. Contraint de vivre comme nous tous dans le relatif, il crie sa déception dans son journal intime, mais en fait il s'accommode assez bien de la situation, de façon pragmatique. Il mène une vie parfaitement normale, et laisse une œuvre considérable.

Cependant, il reste un des représentants compliqués de l'espèce humaine. Comment le caractériser ?

- Un adulte qui n'a pas su se guérir de sa jeunesse trop gâtée par le Dieu nu ?
- Un homme moderne, libéré des conventions, bridé par une compagne qui leur est restée fidèle ? Mais est-il si moderne que cela ? La revendication de l'amour libre remonte au moins au début du XX<sup>e</sup> siècle, et d'autre part accepterait-il que Suzanne ait les mêmes attitudes que lui ?
- Un monstre d'égoïsme, qui peut un jour souhaiter que sa femme sacrifie ses parents au confort personnel de son mari ? Mais apparemment il a toujours été très courtois pour ses beaux-parents, il n'a jamais quitté Suzanne, et il n'a tyrannisé que lui-même en s'imposant un travail surhumain.
- Une sorte de gaucher contrarié intellectuel, puisque le destin l'a conduit à s'occuper de littérature, alors qu'il voulait être peintre ? Et donc un écrivain raté, comme il le prévoyait avant 1940 ? Certes pas. On peut lui accorder qu'il n'est pas né écrivain. Mais il a su compenser ce handicap par une application acharnée, qui lui a permis de publier des livres tout à fait estimables, sinon des

œuvres de génie. D'ailleurs, qu'est-ce que le génie ? On n'a pas fini d'en discuter. Je me suis ennuyé aussi souvent chez Balzac que chez Margerit, et cela ne m'est jamais arrivé en lisant, entre autres romans très intéressants, *L'île des perroquets*, ou *La terre aux loups*, que Gilles Lapouge tient pour un chef-d'œuvre<sup>26</sup>.

Mais nous n'en sommes pas encore à cette œuvre, publiée seulement en 1958. Cette étude aura bien entendu une suite. Les années 1955 et 1956 représentent un tournant dans la vie de Margerit. En 1955, il s'installe à Paris dans un appartement plus vaste et plus confortable (mais il ne sera pas dispensé des séjours à Thias). Et en 1956, il s'attaque au grand chantier de sa vie, la rédaction des quatre tomes de *La Révolution*. Finies les nostalgies sentimentales personnelles ? Ce travail le sortira-t-il de lui-même, lui apportera-t-il un nouvel équilibre ? Il continue en tout cas son *Journal*, sur lequel il s'appuiera pour en publier un autre, plus élaboré, un vrai texte d'écrivain, le *Journal de la Révolution*.

### Post-scriptum

Margerit avait-il envisagé une publication de son *Journal* ? Il est difficile de le savoir. Cependant quelques phrases peuvent laisser penser que l'hypothèse n'était pas absolument exclue : « Relisant ce paragraphe, je pense à quelque inconnu qui le lirait »... (9 juillet 1941). « Ces plaintes sont vaines, je le sais. Elles ne le seront pas tout à fait cependant si elles perpétuent pour qui les lira peut-être, un jour »...(2 février 1944, extrait 12, p. 67).

Mais avant de les confier à un éditeur, l'auteur aurait certainement réécrit beaucoup de textes. Il ne semble pas que son image gagnerait actuellement à une publication complète en librairie. La solution des pages choisies, inaugurée dans le *Cahier VIII*, paraît au contraire raisonnable.

26. *Cahier Margerit* n° VII, article de Gilles Lapouge *Cette autre guerre*.

## Pages choisies, ordre chronologique. Extraits du Journal

### *Extrait n° 1 – Sans date. Avant 1941*

Enfant, j'ai passé la plus grande partie de mes loisirs sur l'eau, dans l'eau, au bord de l'eau. Adolescent, puis jeune homme, d'autres soucis m'ont occupé, un idéal m'a pris, un idéal bien plus abstrait que les simples joies de la baignade, du canotage et de la pêche à la ligne. Je les ai oubliées pour me plonger dans les livres. L'ambition de devenir un écrivain notable, une attirance vers l'aventure et vers l'exceptionnel orientèrent mon âme entière vers des horizons nouveaux.

Du temps a passé. Peu à peu, mes souvenirs d'enfance se cristallisaient, m'attirant par une pente insensible vers les dispositions auxquelles mon enfance s'était complue. Par crises brusques le besoin de l'eau éclatait en moi à des occasions imprévues. Pendant quelques heures je sentais éclater en moi des forces acquises pendant ma première jeunesse ; puis des habitudes plus récentes, mes dispositions coutumières, les étouffaient.

Maintenant, homme fait, je sens qu'en m'efforçant de rompre avec mon enfance je chercherais vainement à détruire en moi-même un être plus profondément vigoureux, plus profondément moi que l'être artificiel que j'ai voulu m'imposer. En réussissant dans la carrière glorieuse où j'ambitionnais de m'élever, je ne serais jamais, à quelque haut degré de réputation que je puisse atteindre, je ne serais jamais qu'un « raté », un malheureux.

Mon enfance m'a imposé d'avance un destin simple : une femme qui m'aime et que j'aime sans complexité ni aventure – je l'ai –, un jardin tranquille au bord de l'eau, un bateau, des lignes, c'est tout.

Voilà mon lieu ; je chercherais vainement à lui échapper et d'ailleurs en m'interrogeant sincèrement, en éprouverais-je l'envie ? Non<sup>1</sup>.

1. Je ne sais à quelle époque ce texte a été écrit. Il était, en tout cas, remarquablement exact. Aujourd'hui, à cinquante ans bientôt, il formule très précisément ce que je considère comme l'échec total de ma vie. J'ai réussi (!) d'une façon qui

ne me fournit aucune satisfaction profonde, — réussite abstraite, superficielle, fugitive. Et j'ai échoué complètement à me donner cette existence sur l'eau, au bord de l'eau !...

### **Extrait n° 2 — Thias, juin 1941**

Tous les journaux que j'ai écrits jusqu'à présent, je les ai déchirés — plus exactement je n'ai pu m'empêcher de les déchirer — tant leur sottise m'offusquait.

Je me dis parfois que j'aurais dû noter au jour le jour tout ce qui est venu jusqu'à moi pendant cette guerre et maintenant encore que nous en subissons si durement les conséquences. Mais non, au contraire. Je n'ai que trop de tendance à me prêter aux événements et à m'y passionner. Il faut les oublier, m'en abstraire. À quoi me servira, dans dix ans, d'avoir pris parti pour ou contre une certaine catégorie d'hommes ? Actuellement j'admire les uns, je hais les autres. J'ai tort. Tout cela est passager. Rien ne vaut la peine que l'on y sacrifie sa paix intérieure, tout au moins la volonté de paix intérieure. Pendant la guerre, c'est-à-dire l'hiver dernier — une infirmité partielle m'évitant d'y participer — j'écrivais *Adolphe* ; pendant l'exode de juin-juillet, j'écrivais *Belphégor*. Point d'ailleurs avec toute la liberté d'esprit que j'aurais dû avoir ; trop anxieux des nouvelles, des bruits qui parvenaient jusqu'à moi. Je ne veux plus de ces fièvres — les paumes humides et froides, la tête brûlante — de ces palpitations de cœur, de ces migraines et de ces insomnies où je discute contre un adversaire imaginaire. Je dois préférer les idées aux événements et les sentiments aux idées. Être froid. Mais qu'il est difficile de quitter la passion ! Je n'ai jamais rien fait qu'avec passion. De là tout le contradictoire, toutes les velléités successives et hostiles parmi quoi j'ai tant de peine à distinguer une ligne continue. J'adore ou je déteste ce que je fais. Ce que j'adore pendant huit jours, pendant huit, dix ou quinze autres je le déteste. Mon passé est cette longue suite de contradictions. Il n'est pas surprenant qu'elles n'aient rien produit d'important.

**Extrait n° 3 – juin 1941. Littérature**

Pourquoi est-ce que j'écris ?... Pourquoi ai-je commencé à écrire... ?

D'abord, il faut faire une distinction : il y a deux hommes qui écrivent en moi : le journaliste, l'écrivain. D'une part, j'écris des articles parce que c'est depuis environ dix ans le moyen de gagner ma vie. D'autre part, j'écris ou j'ai écrit des poèmes, des nouvelles, des essais, des romans, parce que quelque chose m'obligeait de les écrire.

En 1929, j'avais alors dix-neuf ans, Massoulard, qui tenait au *Populaire du Centre* la rubrique de critique des spectacles, en quittant Limoges pour aller faire une licence de langues à Poitiers, me proposa de lui succéder au journal. J'étais étudiant. J'aimais écrire, ou du moins j'en avais l'habitude. J'acceptai. En 1931, j'avais terminé mes études de droit et de notariat, je cherchais un moyen de gagner ma vie, un moyen plus rémunérateur que la cléricature. Un matin que j'allais à l'administration du *Populaire* remettre un article et toucher mes cinquante francs mensuels, Gaillard, alors directeur, m'appela dans son bureau et me proposa d'entrer au journal comme rédacteur en titre pour tenir les rubriques de spectacles, disques, littérature, histoire locale, peinture, moyennant des émoluments de mille francs par mois. La proposition me plaisait. J'étais jeune, plein d'idées fausses et d'illusions. Bien que les tendances du journal me fussent peu sympathiques, j'acceptai. Depuis j'ai fait, dans le même journal, à peu près tous les métiers que l'on englobe sous la dénomination générale de journalisme, concurremment avec celui de critique littéraire et de critique d'art, pour finir depuis les derniers mois de l'an dernier, par n'exercer plus que ces dernières fonctions. J'écris chez moi, à la campagne, chaque semaine j'envoie ou je vais porter au journal devenu depuis la Révolution nationale *l'Appel du Centre*, deux articles de deux colonnes chacun : l'un sur l'histoire locale, l'autre littéraire, plus la matière nécessaire – articles de

moi, de mes amis ou pris dans les livres d'écrivains célèbres membres de la Société des Gens de Lettres — pour composer la page littéraire de la semaine. De temps en temps, j'y ajoute, le plus rarement possible, le compte rendu critique d'une exposition présentée par quelque galerie de Limoges.

Cela, c'est un travail que je n'aime pas. Il m'ennuie parce qu'il est sot, qu'il me mange beaucoup de temps et qu'il m'abrutit. Je suis bien obligé de le supporter puisque l'argent dont j'ai besoin pour payer ma part des frais du ménage en dépend — et pas seulement les frais du ménage : mes livres, mes couleurs, mes fantaisies, nos voyages quand nous en faisons... etc.

Ce métier parallèle au métier d'écrire et qui n'est pas vraiment celui d'écrivain, est très ennuyeux et très dangereux. Quand j'ai fini mes devoirs d'histoire ou de français, je suis fatigué d'écrire. Je n'ai plus envie d'écrire pour moi ; même garder la plume à la main pour prendre des notes est impossible. Je suis saturé d'écrire. En outre la préparation de ces articles exige du temps et des pensées. D'une semaine à l'autre, c'est-à-dire, du samedi matin où j'en suis débarrassé — plus justement du vendredi soir : j'ai l'après-dîner — jusqu'au mardi matin où je dois commencer à rédiger le premier, je n'ai ni le temps de les préparer suffisamment pour qu'ils puissent être de vraiment bons articles auxquels alors je m'intéresserais, ni le temps de travailler avec continuité à une œuvre personnelle, soit peinte, soit écrite.

Voilà les détails, les circonstances, qu'il fallait préciser pour pouvoir envisager nettement ma position d'écrivain et lui chercher des points cardinaux.

#### ***Extrait n° 4 — juin 1941***

En octobre 1931, lorsqu'après un séjour à Bessières, où j'avais beaucoup peint, je rentrai à Limoges, j'étais décidé à être peintre et émailleur. C'est alors que Gaillard me fit ses propositions.

J'acceptai et très vite je subis l'influence de ma situation imprévue. Je ne cessai pas de peindre, mais au cours de l'année 1932, dans mon minuscule appartement de la rue Jean-Jaurès où l'on ne pouvait travailler que la nuit, je commençai un roman — ce que je n'avais encore jamais fait, car *L'île de Thélème* était une velléité sans plan et sans préparation qui n'eut pas plus de quatre ou cinq pages. Ce roman ne fut guère poussé, mais j'écrivis la longue nouvelle qui a formé ensuite la première partie — la seule qui ait quelques qualités, de *Nue et nu*. Cette année-là ou l'année suivante, pour savoir si j'étais capable du travail matériel d'écrire un livre, je jetai sur le papier, en deux nuits et quelques jours, un roman policier. Il y avait une certaine influence stendhalienne dans la nouvelle ; quant au roman, c'était un mélange de Maurice Leblanc et de romans anglais. Quelle anarchie !... Ni dans l'un ni dans l'autre de véritable sincérité. J'écrivais parce que, puisque j'étais journaliste je devais devenir écrivain. Écrivain c'était le stade supérieur auquel le journalisme me préparait. Je pensais à l'exemple de Béraud. J'inventais des histoires à l'aide des matériaux que je trouvais, parce que je me devais à moi-même de devenir un écrivain notoire et que pour cela il fallait écrire des livres.

J'éprouve quelque honte à me rappeler cette période plus sottée encore que ma période snob. Ce qui la sauve c'est que j'y ai aimé et peint, beaucoup peint, avec une aisance ignorante que je ne retrouverai plus ; ce qui la sauve aussi ce sont mes amitiés de ce temps : Jacquement et Villemain.

À partir de vingt et un ans, me voici persuadé que je dois être écrivain. Pendant quelques années cette conviction d'abord précise, évidente, s'estompe, devient latente, se confond avec mon métier. Je mesure, grâce à Anger, toutes mes déficiences, ma sottise sentimentale, je distingue le clinquant et l'important, je mesure l'artificiel de toute une part de moi-même, la pauvreté trop ornée de mes moyens.

Puis je quitte la rue Jean-Jaurès pour m'installer rue de l'Observatoire (octobre 1934). Je ne vois plus les Villemain qu'à de très rares intervalles, Jacquement mourant n'est plus à Limoges, Anger vient de partir, laissant en moi les germes d'un nouvel homme.

**Extrait n° 5 – 18 octobre 1941**

J'ai terminé ce soir *L'île des perroquets*, deuxième version de *La Caye des Papagayos* commencée en juin 1936 et terminée en novembre de la même année. Déjà en 1934 et en 1935 j'avais projeté d'écrire quelque chose de ce genre sous le titre : *La Venenosa*. L'ensemble du livre s'était transformé et avait pris corps en *Caye*. Par la suite, depuis 1936, j'avais apporté des changements importants à cette *Caye*. L'imprimerie Nouvelle s'étant mise à faire des éditions, j'ai repris mon manuscrit pour le lui donner. Depuis la fin du mois dernier, vers le 15, j'ai tout réécrit, modifiant considérablement l'esprit primitif de ce récit, l'adaptant aux transformations qu'avaient entre temps subies les personnages. J'en ai refait un autre roman. Pendant tout ce temps j'ai fourni – avec plaisir en ce qui concerne le livre – une somme énorme de travail entrecoupé par mes deux articles hebdomadaires, écrivant souvent de huit heures du matin à une heure du lendemain matin avec les seuls arrêts des repas.

Excellente période au point de vue moral et nerfs ; moins bonne en ce qui a trait à la santé, un peu malmenée par ces excès. Mais la santé n'a d'intérêt que si elle peut supporter d'être malmenée. À quoi servirait de se porter bien si l'on n'en abusait pas.

Plus baigné depuis le début de septembre. Il commence à faire froid maintenant. J'écris, les jambes roulées dans une couverture.

**Extrait n° 6 – 26 octobre 1941**

Il fait froid. Depuis hier j'ai du feu dans la cheminée de la bibliothèque. Toute la soirée d'hier j'ai rêvé à Sainclair au coin du feu. J'ai à peu près vu ce qu'on peut faire. Cette

période où l'on rêve ses personnages est le seul moment vraiment agréable d'un livre. Quand on l'écrit, on a des plaisirs sans doute, mais beaucoup d'ennuis. Quand il est écrit, il est mort. Il n'y a rien de plus mort qu'un livre huit jours après qu'on l'a terminé ! (Inexact ; je m'en aperçois maintenant pour *L'île*. Les personnages vivent d'une autre manière mais continuent à vivre). (juillet 1942)

### *Extrait n° 7 — 3 janvier 1942*

En revenant d'Isle, tout à l'heure, traînant mon vélo par le guidon pour pouvoir bien fumer une des cigarettes que je venais de « toucher », je méditais en regardant distraitement la campagne embrumée et dorée, qui n'avait pas de résonance et semblait amortie dans la brume.

Je pensais que je n'ai pas compris l'amour. Je songeais à l'amour et à la sensualité — distincts. Puis je me suis dit, en souriant intérieurement, parce que mes réflexions commençaient par la formule : « J'ai cru que » ... formule fort employée par moi depuis quelques jours, je me suis dit que j'avais l'air, ces temps-ci, de dresser un catalogue de mes erreurs.

Non. Ce que j'ai cru, je n'avais pas tort de le croire. Ce n'était pas des erreurs. Mes pensées, les convictions instinctives d'après lesquelles j'agissais, correspondaient à un stade de ma personnalité. Elles étaient sincères et valables. Elles n'étaient qu'intuitives. Jusqu'à il y a très peu de temps, je me suis laissé guider par des impulsions que je cherchais à justifier au lieu d'essayer de les éclairer. Il n'avait jamais été question pour moi de voir clair — enfin aussi clair que possible — en moi-même ; seulement d'adhérer le mieux possible à mes impulsions. Au besoin en fermant les yeux et en refusant de considérer autre chose que l'expression de mon désir immédiat.

Je n'ai pas changé ; les mêmes mobiles essentiels demeurent en moi. Mais, parce que je ne suis plus aveuglé par l'avidité, l'impatience, la raideur de la jeunesse, parce que j'ai quitté une position à laquelle la mort de mon

père, — ou plutôt mon père mort — a donné le dernier coup, je m'aperçois que les routes où je cheminai plein d'obstination sincère, d'amertume, de désillusion et d'angoisse, m'entraînaient contre moi-même et mes objectifs. (Comme il y a du brouillard ce soir je ne vois pas mon étoile par la fenêtre de la bibliothèque, pendant que j'écris.)

La nécessité d'une exaltation soutenue, durant jour après jour, je ne peux dire que je l'ai comprise il y a longtemps, mais je crois que je l'ai toujours sentie ; du moins il me paraît que j'ai toujours agi comme si je la sentais. Elle s'alimentait par ma sensualité. Le processus a dû être le suivant : besoin instinctif d'exaltation ; la sensualité, donnée immédiate, répond automatiquement pour ainsi dire, à la demande. Voilà la ligne dans laquelle je vais marcher pendant trente ans. Lâchée sur la pente de mon existence, la boule exaltation-sensualité a aggloméré comme le fait une boule de neige tout ce qu'elle a rencontré sur son passage, entre autres choses l'amour et l'art qui lui convenaient si bien. C'est pourquoi l'art, pour moi, ne pouvait être que la peinture, et l'amour : la chair. Et il n'y avait pas de distinction ni de limites entre la peinture et la chair. Peindre, êtreindre étaient des actes synonymes. Il m'était souvent difficile de savoir si je préférais peindre une femme ou coucher avec elle. De ces deux manières de la posséder, quelle que fût celle que je choisisse, je regrettais toujours de n'avoir pas choisi l'autre. Vice mineur ; un vice bien plus grave de cet art impur, c'est que ni la peinture ni la possession charnelle ne peuvent éternellement faire illusion. Au début, par la peinture et par la possession charnelle je descendais chaque fois plus profondément dans la femme. Elle semblait se creuser sous ma main, sous mes yeux ; et j'étais plein de ravissement et d'enthousiasme. Ça n'a pas duré très longtemps. Mes mains sont parvenues au terme de leurs découvertes. Mes yeux et mon imagination ont épuisé moins vite leur enchantement. Mes yeux, tant qu'ils verront, n'épuiseront jamais l'enchantement des formes, des couleurs, des

matières féminines. Le résultat de cette aventure c'est que, depuis près de deux ans, je ne me trouve plus capable que de répétitions charnelles ou de répétitions picturales, d'une espèce de surenchère qui trahirait à la fois la peinture et la sensualité.

Cet échec, je le formule et je l'admets pour la première fois. L'obscur conscience que j'en possède depuis des années est la cause de mes derniers débats et de mes toutes dernières amertumes.

Le fait que je le comprenne et que je le formule m'oblige à voir que je n'ai pas pratiqué l'amour comme je le voulais véritablement, mais comme m'y poussait une manière générale d'être où mon instinct, leurré par son avidité, se fourvoyait.

J'ai voulu, dès l'origine, posséder d'une manière absolue, indéfinie, et infinie. Mon avidité n'a pas douté que l'exaltation devait être un paroxysme perpétuel. Ce qui est inintelligent et impossible. Je continue à vouloir posséder. Ou plutôt non : je possède par un mouvement naturel sans avoir à vouloir. Mon exaltation n'a pas la forme de paroxysmes temporaires, mais d'un exhaussement continu qui connaît peu de chutes<sup>2</sup>.

Il faut reprendre de plus haut. L'amour est un élément général qui me touche et me dépasse. La sensualité est un produit de mon corps. La sensualité intègre momentanément à mon corps un plaisir, une exaltation qui passent au moment même qu'ils s'accomplissent. Par l'amour je m'intègre moi-même à des réalités dont les formes sont ou ne sont pas passagères, dont l'essence, en tout cas, est infinie. C'est évidemment par l'amour et non par la sensualité que je possède. Mon père est mort. Pourtant je demeure en sa présence et sa présence est en moi. La présence d'autres êtres, que je n'ai pas touchés, et même de lieux, est également en moi. Parce que je les ai aimés, parce que je les aime.

Ceci est un fait : il a commencé à m'être sensible, d'une manière consciente, vers la fin de l'automne 1940,

c'est-à-dire il y a environ un an — pas en ce qui concerne la mort de mon père, bien entendu, mais c'était juste déjà pour son éloignement, puisqu'il était à Brive. Ce sentiment s'est exprimé par l'amour d'Adolphe en dehors des sens, pour Noëlle, pour Désirée aussi peut-être (*Phénix*).

La sensualité me demeure nécessaire. J'ai besoin de coucher, comme de fumer, de jouir de mes jambes en marchant, et de mon palais en mangeant du corn-flour au chocolat. Tout cela n'a pas de liens formels avec l'amour. Ce sont des plaisirs parmi les plaisirs de la vie, comme la blessure que je me suis faite à l'index et qui me fait actuellement mal et mal écrire, est un ennui parmi les ennuis de la vie. Ces plaisirs et ces ennuis peuvent me donner en ce monde des états temporaires qui n'ont aucun rapport avec l'exaltation décrite plus haut et qui paraît, elle, être située sur un autre plan.

2. Pauvre imbécile prétentieux et pédant ! Ai-je pu croire les sottises que j'écrivais là ! Il m'est insupportable de constater que j'ai été aussi sot. C'est parce que j'y rencontrais des imbécillités de ce genre, que j'ai toujours déchiré mes journaux (1947). Et aujourd'hui, je fais un effort héroïque pour ne pas déchirer celui-ci.

### **Extrait n° 8 — 5 novembre 1942**

Mardi dernier, Linette, Suzon et moi, nous sommes allés voir le poète J. Rebier qui habite en face, de l'autre côté de la vallée, au Mas-de-l'Aurence, où il est en même temps marchand de vin. C'est un esprit simple et charmant. Après-midi agréable, promenade magnifique surtout au retour : le vert des prés en sortant du Mas, et les nuances exquises des arbres de l'autre côté de l'Aurence, gris verts, gris jaunes, gris roux. L'automne, cette année, très tardif, est d'une qualité exceptionnelle. Ce ne sont pas les fanfares éclatantes de certains automnes jaunes et rouges, mais une symphonie encore jamais goûtée, de verts gras, de roses, de bleus violets à l'horizon, avec les gris verts blonds et rosés des feuillages où commencent de se détacher les noirs bruns des arbres. Je n'ai encore jamais vu, depuis cinq ans que nous sommes ici, deux automnes ou deux printemps identiques. Chaque année leur qualité est autre que celle de l'année précédente.

En relisant les premières pages de ce cahier, que j'avais oubliées, je pense que *Phénix* est mon premier roman absolument personnel, qui ne doit rien, d'inspiration et d'exécution, qu'à moi-même. La deuxième version avait été influencée par le style anglais. La troisième est pure de toute influence parce que *Le Vin*, absolument pur lui aussi, m'a débarrassé de tout ce qui n'est pas à moi (je veux dire : j'ai écrit *Le Vin* avec une sincérité qui m'a obligé à écrire sans penser à autre chose qu'à dire ce que je veux dire). J'espère que ça durera. En tous cas ça a duré pour *Phénix*, et c'est bien ce que j'y sentais d'étranger à moi-même, qui m'a obligé à le refaire.

### **Extrait n° 9 – 11 mars 1943**

Extérieurement tout va de plus en plus mal. Les plus grands dangers sont à craindre. Je n'arrive plus à m'abstraire de ce qui m'entoure pour continuer à écrire.

Exactement le même état qu'aux plus mauvais jours de la guerre quand, dans mon cagibi, je m'efforçais de dessiner, les mains moites et glacées, le cœur m'étouffant. Chaque nouvelle que l'on apprend est une catastrophe, les bouches ne s'ouvrent que sur des présages sinistres. En s'éveillant, on ne peut voir sa journée que comme un incessant harcèlement de malheurs, avec sans cesse la perspective d'encore plus grands.

Il faudrait quand même arriver à percer tout cela. Il n'y a pas de mérite à triompher dans l'aisance. Il faut se rendre maître de sa pensée au point que les perspectives les plus contraignantes, les plus crucifiantes, que la proximité des séparations, de la mort des autres, de la vôtre, ne puissent vous empêcher de penser librement. Il faut. Depuis quelques minutes, en écrivant ces lignes, j'ai déjà reconquis un peu de liberté. Lorsque l'on est absolument débordé, se forcer à se réciter un poème su par cœur : *Le Poète à son père*, par exemple, en s'obligeant à le penser. Il faut que j'arrive à faire de ma pensée mon esclave. En toute occasion : écrire, écrire n'importe quoi, décrire

même simplement ce que l'on a sous les yeux : « Sur la cheminée il y a deux vases et entre eux une tête blanche en biscuit sur un socle de noyer ciré à cannelures... » etc. et si l'on n'a pas la possibilité matérielle d'écrire, écrire ainsi avec sa pensée. C'est peut-être une discipline monstrueuse, mais elle doit être possible, il faut qu'elle soit possible. J'imagine un homme qui part comme il y en a tant en ce moment, comme je peux être contraint de le faire demain. Son cœur est déchiré. S'il n'est pas maître de sa pensée, chaque image de ce qui accompagne ses actes est une épée de plus qui entre en lui, chaque image de ce qui l'attend le crucifie. Au lieu de se laisser atteindre par elles, cet homme doit écrire, avec ses doigts ou avec sa pensée : « Mon voisin de droite a le visage maigre, des yeux bleus sombres, une bouche aux lèvres minces, le front haut »... etc., s'appliquer de tout ce qu'il y a en lui de sensibilité et d'intelligence à saisir et à rendre avec toutes ses capacités de s'oublier soi-même l'aspect sinon le sens de ce qui est autour de lui.

***Extrait n° 10 – 19 septembre 1943***

Cette nuit, de minuit à l'aube, gardé la voie à l'Aiguille. Très froid. Malade en rentrant. Les maisons au-dessus de la gare sur les rochers et sous les châtaigniers avec un ciel brouillé où courait la lune mouillée. Et la voûte des arbres tout au long de la montée de la Chabroulie, en revenant. La ligne précise de leur ombre soulignant les prés à gauche blancs de clarté (pas blanc : gris). Ce sous-bois ! Dormond lancé ventre-à-terre là-dedans sur Erèbe !... Longue conversation sur la voie avec le gros P... Bien que physiologiquement très pénibles, ces gardes sont captivantes. Extraordinaire que j'aie tant de dégoût et de mépris pour les hommes pris en ensemble, et que de près j'éprouve une affection charnelle si spontanée pour eux, même lorsque chacun me donne les preuves qu'il est parfaitement digne du mépris et de l'horreur que j'ai pour le genre. L'homme est bien mon frère !

Ce soir, le travail a fini par me remettre d'aplomb — et ce n'est pourtant pas un travail que j'aime : celui d'écrire un article — sur des livres avec lesquels je n'avais aucune communion.

Je pense que je devrais supprimer ma manie de peindre en écrivant. Mais ai-je raison en pensant que je dois penser cela ? Je donnerais un royaume pour le savoir.

### ***Extrait n° 11 — 29 janvier 1944***

Mardi dernier reçu de Blanzat une deuxième lettre confirmant ce qu'il m'avait déjà écrit aux environs du 16 à propos de *Mont-Dragon*. Il a l'air, me semble-t-il, de trouver ce livre bon, et même de le considérer comme un grand livre, puisque, au moment où il vient d'en achever la lecture, il me dit : « ... On est perdu au sein de votre univers, on est, enfin, ravi. Cela ne m'arrive guère que pour les grands romans anglais, pleins d'épaisseur vivante. C'est très rare chez nous où la griserie quand elle se produit ressemble à celle d'un parfum, entêtant mais fugace — et qu'un rien peut dissiper — . C'est là le signe de la puissance, de la force de création authentique.... »

Mais pourquoi est-ce ainsi ?

Vers la fin de ce livre, Marthe monte Erèbe et fait une promenade avec lui. Je considérais ce passage comme de la littérature cinématographique, et ne lui trouvais qu'un intérêt : celui de justifier et d'amener cette phrase qui termine ce passage. « ... tandis qu'il lui mangeait une poignée d'avoine dans la main, elle s'appuya contre lui et lui parla tout bas. Elle lui disait qu'il n'était pas infidèle ». Blanzat me dit de ce passage : « La première promenade de Marthe sur Erèbe après la mort de Dormond est très belle et rachète la troisième partie ». (Il reproche en effet à cette troisième partie d'être trop roman policier).

Tout ceci me fait redouter de n'avoir vis-à-vis de ce que je pense et de ce que j'écris, aucun sens critique — de ne concevoir et de n'écrire que par instinct —, et par conséquent d'être perpétuellement sujet à me tromper lourdement.

J'ai grand peur de me tromper lourdement avec *Les innocents et les coupables* que j'écris en ce moment, et dont la manière est absolument l'inverse de celle de *Mont-Dragon*. Peut-on se tromper en devenant plus simple ? Cela paraît illogique. Cependant en devenant plus simple, je peux perdre cette force de souffle, cette haleine passionnée par laquelle, peut-être, mes livres enfoncent l'indifférence et la personnalité du lecteur, et l'obligent de s'ouvrir à « ma rumeur » comme dit Blanzat.

En somme, dans *Les innocents et les coupables*, je réalise le désir si souvent exprimé dans ce cahier, de ne plus peindre en écrivant – ou de peindre d'un mot, d'un trait, sans insister, en suggérant. Et je retombe sur le dilemme exposé le 19 septembre 1943 : « Ai-je raison de penser cela ? »...

Un repère.

En lisant Colette j'ai trouvé (été 1943. Claudine en ménage) abus de répétitions de détails qui peignent. Rezy qui ne paraît jamais sans ses yeux mauves, ses cils battant en aile de guêpe... etc. Ennui aussi des trop longues descriptions chez Balzac. Frappé aussi spontanément (en dehors de toute influence) de l'insistance de Blanzat sur le paysage dans *L'orage du matin*.

D'autre part force captivante des personnages de Colette parce qu'ils sont là avec toute leur chair.

Gide est un intellectuel et un sophiste. Il a raison vis-à-vis de lui, mais tort vis-à-vis du roman. Il faut peindre. Mais avec tact. Peindre : ne pas décrire.

À l'appui de ceci : mon impression à la lecture de *La Religieuse* : la cellule de l'abbesse et l'abbesse elle-même, ses doigts « fuselés ».

Quand je feuillette un dictionnaire, des mots m'arrêtent, me captivent.

Peindre, en écriture, c'est savoir placer sur un lieu ou un personnage des mots qui font rêver.

Reste la question du ton.

**Extrait n° 12 – 2 février 1944**

Avec un mois d'avance sur l'année dernière, je peux recommencer d'écrire ici exactement ce que j'écrivais l'année dernière. « Tout va de plus en plus mal. Les plus grands dangers sont à craindre. Je n'arrive plus à m'abstraire de ce qui se passe, pour écrire ».

Devrons-nous donc toujours – nous : hommes – être du bétail dont on dispose au nom d'une idée ou d'une autre ! Tout ce qui peut faire notre noblesse devra-t-il donc être perpétuellement bafoué, piétiné, trahi...!

Ces plaintes sont vaines : je le sais. Elles ne le seront pas tout à fait cependant si elles perpétuent pour qui les lira peut-être, un jour, mon dégoût et mon mépris des hommes de gouvernement ou de politique, qui trahissent leurs concitoyens et leurs contemporains en voulant servir un moloch qu'ils appellent leur pays. Toute généralité que l'on prétend incarner devient un monstre. Thésée n'a pas tué le Minotaure, hélas, les circonstances actuelles ne constituent qu'un nouvel épisode de la lutte engagée depuis deux mille ans contre le Minotaure. La grandeur humaine contre le Minotaure !

Au moyen des idées générales, les hommes se laissent guider par des coteries. Car, qu'il s'agisse de vêtements, de littérature ou de politique, ce ne sont jamais que des coteries qui font naître et dirigent toutes les folies. Actuellement nous souffrons – des millions de cœurs et de corps souffrent – pour que, grâce à telle ou telle coterie, triomphe telle ou telle idée générale.

Cela est abominable. Cela est fou. Cela est ignoble.

**Extrait n° 13 – 9 février 1944**

La nuit dernière, à minuit : alerte. On entend depuis un moment des avions. Je lis dans mon lit les *Mémoires d'un jeune homme rangé* de Tristan Bernard. Tout à coup : un bruit sourd, la maison tremble. Je saute du lit, et je vais dans la chambre de ma femme. Elle est levée. Par sa fenêtre dont les volets ne sont pas fermés, on voit des

lueurs qui se succèdent comme des fulgurations d'orage. Toute la maison tressaute, et les vitres vibrent. J'ai peur qu'elles ne se brisent. Nous nous tenons devant la fenêtre sans savoir que faire. Irrésistible sentiment de cataclysme. Je sens que S... a peur pour ses parents. C'est Limoges que l'on bombarde. Mais quel point ?

Nous nous habillons sans trop savoir de quoi, nous ouvrons les fenêtres qui semblent près de voler en éclats, et nous sortons dans le jardin. Le ciel couvert est très clair, et illuminé par des éclairs rougeâtres, diffus, dont le centre paraît être au loin, sur Limoges, derrière le mur du potager. On entend des avions tourner, venir sur nous, puis s'en aller vers Limoges, et toujours ces coups absolument sauvages qui font trembler le sol, et rendent l'air brisant autour de nous.

Au sud, la campagne est calme. Tout près : des voix et des bruits de sabots. Nous allons çà et là, le ventre serré, les membres tremblants de froid et d'épouvante, avec l'atroce conscience que là-bas on tue des gens errants comme nous et attendant comme nous, chaque fois que les abominables machines passent, le coup de foudre.

Nous allons jusqu'à la grille voir ce qu'on fait dans le village. Toutes les maisons sont fermées ; une porte s'ouvre : on entend la voix de F. V. qui fait entrer une voisine, et dit : « Il ne faut pas allumer l'électricité ». Exactement le ton que prend la voix des femmes peureuses pendant les orages.

Nous revenons, et nous nous avançons dans la pelouse loin de la maison — curieux comme les maisons inspirent de la méfiance dans ces cas-là ! — Je dis à ma femme de se coucher immédiatement « si elle voit descendre quelque chose ». Ce qui est idiot. Les métayers vont et viennent dans leur cour. On entend leurs sabots sur les cailloux, et des voix calmes dans le jardin des L...

Les détonations ne roulent plus. Elles s'espacent, Des mitrailleuses de D.C.A. crépitent<sup>3</sup>. Il semble n'y avoir plus en l'air qu'un avion. Il tourne. La pluie de bombes s'arrête sur un éclatement en paquet. Nous sommes dans le jardin

depuis une heure. L'avion qui tourne s'éloigne, revient, s'éloigne. Son ronflement met longtemps à décroître. Il s'éteint enfin.

Des lumières s'allument çà et là dans le village, puis s'éteignent. Les gens se recouchent. On peut donc se coucher et dormir !... Et ceux qui ont été tués !... On entend les avertisseurs des voitures des pompiers, des autos qui doivent porter des secours. La côte du Bois-Carré cache la ville. On ne peut savoir ce qui se passe.

Nous rentrons dans la maison, mais ne pouvons y rester. S. veut aller immédiatement à Limoges, ou au moins téléphoner. Nous nous décidons à nous rendre chez les B. qui ont, eux, leurs enfants en ville, et qui voudront aussi, sans doute, savoir de leurs nouvelles. M. B. revient des Cailloudoux avec son domestique. De là-haut, que n'ont-ils pas vu !... Des lueurs d'incendie... etc.

Les B. ne me semblent pas savoir très bien ce qu'ils veulent faire. Impossible de téléphoner... Pendant près d'une heure, nous attendons chez eux la fin de l'alerte, après laquelle on pourra peut-être avoir Limoges. M. B. parle de l'inhumanité de la guerre, et de la livre à deux cents francs. Madame... habillée, chapeautée, avec un voile noir par-dessus son chapeau, et à la main une petite valise, est assise dans un fauteuil d'osier. Le domestique raconte un bombardement de Bordeaux, et une histoire de cercueils faits en hâte de planches mal clouées, dont sortent des morceaux de cadavres. La cuisinière est assise devant le fourneau, en pyjama sur lequel elle a hâtivement enfilé un manteau noir ; elle rabroue sa patronne qui croit entendre des bruits. Nous ne faisons rien ici, que nous énerver. Et je pense que les B. ont envie de se coucher. J'emmène S. Nous rentrons. Elle veut toujours aller à Limoges. Je la persuade enfin d'attendre à demain. Nous rentrons chacun dans notre chambre. Je me couche en boule. Impossible même seulement de s'allonger avec cette conscience, cette présence, de l'horreur. Au bout d'une heure, où l'oreille ne cesse de solliciter les bruits, les

sirènes sonnent la fin de l'alerte. On boit ce son, en pensant à ceux qui ne l'entendront pas. Malgré la sécurité dont il veut donner le signal, il est aussi pathétiquement atroce que celui du début. Cette voix de bête — ces voix de bêtes, ce concert de fauves — qui hurle tantôt : « voilà la mort », tantôt : « voilà encore la vie », ce cache-cache démoniaque, c'est toujours la musique de l'épouvante et de l'atrocité.

Comment peut-on ne pas haïr les hommes, la société, la civilisation !...

Je pense aux gens qui ont vécu dans cette maison de 1700 à 1760 ou 80.

### 11 février

L'impression, la conscience, de vivre au milieu de l'effondrement d'un monde, n'est pas drôle. On n'a de moments heureux que ceux où l'on dort. On arrive à n'avoir même plus confiance dans son travail, dans ses passions. On existe en sursis, sans avenir et sans espoir. Tout ce qui fait les seules raisons d'être de l'homme, a disparu.

Il y a quelques années — c'est bien loin — je disais : « malgré tout ce que l'on peut prétendre, il fait encore bon vivre en France ». Maintenant, hélas, il n'y a plus de France, ni de Français, ni d'Europe. Il n'y a plus que des ruines où errent, hébétés, des troupeaux d'esclaves. Et la vie est un rêve noir. On ne parvient pas à croire que tout cela soit possible.

3. C'était des mitrailleuses d'avion.

### Extrait n° 14 — 29 février 1944

C'est très curieux. Les gens s'imaginent que ce qu'il y a de mieux dans l'existence, c'est la banalité. Se marier bien gentiment, avoir des enfants, les élever, les marier... etc. Et surtout qu'il ne se passe rien ! Mais le divorce est aussi intéressant que le mariage. Si j'avais une fille, il ne me déplairait pas qu'elle eût des amants. Et ainsi de suite !

Je pense à cette nuit, (mai 1929) où en pyjama, le monocle dans l'œil, j'attendais dans un placard, chez les

B. ... le retour de madame X. J'avais mis un coussin de divan dans mon lit, après avoir débranché la prise de courant du lampadaire qui seul permettait d'éclairer ma chambre. Néanmoins je suis persuadé que G. en rentrant s'est aperçue de mon absence, car elle a dû aller tâter mon lit.

C'était ça, la vie ! Et quand, à cheval, j'allais chez J. où l'on me faisait des têtes terribles.

Et avant, à Brive, le jour où madame M. dormait, après déjeuner, sur le lit de la chambre de G. — ou faisait semblant —. Et quand, elle et moi, nous allions à Planchetorte en de si innocentes promenades !

Les femmes ont une manière de dormir qui est véritablement remarquable. Yv. dormait, elle aussi, dans l'île de la Bouvie. Il faut croire que ces dames ou jeunes filles sont accoutumées à faire de drôles de rêves.

Il y avait des moments terribles. Cette nuit, à la Bourboule, où j'étais persuadé que M. B. irait dans la chambre de J., et où, n'étant pas encore certain qu'elle m'aimait, je la croyais capable de se laisser séduire par lui — qui l'était beaucoup (séduisant) —. Avoir fait deux cents et quelques kilomètres en auto avec elle, G. J.L. et M.B. pour en arriver là ! Quelle nuit, quelle nuit !... Et celle où, rue Pierre-Curie, je me suis entaillé la poitrine avec le poignard japonais... ! Mais aussi celle où dans les roches, devant la cascade qui brillait dans l'ombre, je lui ai dit — à J. — avec quelle passion je l'aimais, et où nous étions si torturés l'un et l'autre.

Les gens qui écrivent des romans où il ne se passe rien, comment donc ont-ils vécu ! Une bonne moitié des gens, je pense, vivent comme des momies entre leur lit, leur table, et le cinéma<sup>4</sup>. Et quand on leur raconte dans un livre des choses normales, en somme, ils se récrient : « Ce sont des romans ». Vraiment ! Hé bien avec ce que j'ai vécu de seize à vingt-six ans, je ferais des romans pendant le reste de mes jours.

Je regrette ces dix ans. Certes je n'étais pas heureux — je ne l'ai jamais été et ne le serai jamais. Même à ce

moment je n'arrivais pas à trouver cette conscience de vivre que je cherche partout en vain. Mais du moins l'abondance et la violence de mes sentiments, le mouvement de la vie, me remplissaient. Même quand j'étais stupide, comme je l'ai été avec Noëlle, et avec R., ou inconséquent, comme avec F. qui était bien plus intéressante que je n'ai su le comprendre, j'avais en moi une chaleur.

Il est vrai qu'en ce temps-là je ne souffrais pas du ventre — comme depuis six ans —. Cela a bien changé mes dispositions. Et puis j'avais plus de confiance. Maintenant je ne crois plus beaucoup à rien.

C'est très étrange ! Pourquoi, vers vingt-six / vingt-sept ans, moi qui étais si mondain, si snob même, si aventureux, qui cherchais le mouvement, le risque — mon bras cassé, mon coup d'épée, ma noyade, mon épanchement de synovie, les chevaux et ma Bugatti — pourquoi et comment en suis-je venu à penser que l'idéal était de vivre enfermé dans une bibliothèque ou dans un atelier ? ...Je sais bien pourquoi je me suis éloigné du monde — à cause de S. Mais comment ai-je troqué le monde réel pour le monde imaginaire !... Il faudrait analyser tout ceci assez minutieusement. Mais il y a tant de choses que je devrais faire — et qu'après tout je ne suis pas mécontent de ne point faire.

En tout cas, s'il y a une chose que je n'imaginai pas, c'était bien que je deviendrais un écrivain.

Et je demeure persuadé que j'ai manqué ma vocation : elle était d'être un peintre — un peintre dans le genre de Renoir. De cette manière seule j'aurais été heureux, je le crois.

4. Comme hélas, je vis maintenant, moins le cinéma.

### **Extrait n° 15 — dimanche 19 mars 1944**

Encore une triste journée. C'est le printemps. Des violettes partout. Très beau temps. Tout le jardin sent la violette. Depuis deux jours j'ai enfin réussi à me lancer dans *Les Innocents*, et je crois avoir saisi ce que je cherche depuis si longtemps — non seulement la matière de ce

roman mais la matière et la forme du Roman. Et cela me laisse froidement indifférent. Mon métier m'ennuie. Voilà sept ans que je suis à Thias. Aujourd'hui je reconnais franchement et j'écris pour la première fois ceci : Je m'ennuie. Je suis écrasé par ma solitude. Je suis accablé de solitude. Coupé de tout ce qui peut parler à mon esprit, isolé de ceux qui parlent mon langage, en face de ces horizons dont je connais tous les détails jusqu'à l'écœurement, écœuré de retourner sans cesse en moi les mêmes problèmes, plus seul que Robinson Crusoë dans son île, je suis surmené de solitude. S. reçoit la visite de ses parents qui viennent passer la journée avec nous. Elle est contente, elle se divertit : elle parle avec eux ; elle s'entretient avec les voisins, avec madame B., de choses qui l'intéressent. Rien hélas de tout cela ne m'intéresse, moi : ni le problème de la nourriture des poules, ni le fait que les rats aient dévoré un oreiller... ni, oh et puis etc. Je me sens vieillir immobile comme un arbre, avec la conscience que depuis sept ans — non mettons cinq, car l'expérience du mariage valait bien qu'on lui consacraît deux ans — je perds ma vie comme un pot percé perd son eau. Le pire c'est que je n'ai de reproches à adresser qu'à moi-même : à ma lâcheté. Faible devant ma tendresse et mon amour. Que j'aime le jeune homme que j'ai été, et que je méprise et déteste l'homme que je suis devenu. S. est admirable ; c'est à peu près la perfection. Comme elle mériterait que je sois heureux. Je l'aime trop pour pouvoir l'être : tout ce qui fait que la perdre serait affreux : sa bonté, sa douceur, son dévouement, sont entre moi et ma vie. Et ce lien physique si fort. Seul avec elle ; mais plus seul sans elle, même avec d'autres. Le charme d'une grâce que l'habitude a effacé à mes yeux, mais dont ma substance se souvient précisément et qui ne cesse pas d'exister pour elle. (Garde des voies suspendue depuis le 14 : veille du jour où je devais y aller).

*Mont-Dragon et Manuela* (nouvelle extraite de *L'île des perroquets* pour faire plaisir J. d'Agraives — et j'ai eu tort car qu'est-ce que ça va être) ont l'air de marcher chez

Colbert. À quel point tout cela m'est égal ! Distance de la vie. Manque de simplicité.

Peut-être y a-t-il un peu de fatigue nerveuse des temps ; mais réellement je ne puis plus me supporter. Dormir, dormir longtemps.

### **Extrait n° 16 – 1<sup>er</sup> août 1944**

Je suis devenu vis-à-vis de moi-même d'une exigence telle, que toute création devient d'une extrême difficulté.

Il m'a fallu deux jours de travail – deux jours de dix heures environ – pour écrire, d'une manière que je puisse accepter, les deux premières phrases du début de mon nouveau roman. Étonnante cette impression que quelque chose ne va pas, sans que je sache pourquoi. Des morceaux de phrase qui ne me vont pas, qui me donnent un sentiment de gêne, de malaise, de mécontentement, une sensation de pas sain, comme un morceau de mur « soufflé ». Je tâtonne, je change les mots, je modifie des détours d'idées. Peu à peu, ça se transforme. Mais ce n'est toujours pas sain, ce n'est pas le mélange qui seul – unique – est celui qu'il faut. Puis, tout à coup, à force de travail, d'acharnement, une sorte de dé clic se produit, comme celui du chiffre qui est formé et enclenche la serrure du coffre-fort. Je relis. Ça y est. Rien ne résiste plus à mon esprit... Ou à quoi ?...

### **Extrait n° 17 – 1<sup>er</sup> janvier 1947**

J'ai ouvert ce carnet pour écrire quelques notes sur mes actions ou sentiments de ces jours derniers. Mais rien de tout cela ne vaut la peine d'être écrit.

Qu'est-ce qui vaut la peine d'être écrit, d'ailleurs !...

Notons simplement qu'avant-hier, 30, a eu lieu le baptême de Sylvestre Clancier. Déjeuner en famille, puis, le soir, réception et danse.

Notons également que la grand-mère de Suzon (90 ans) s'éteint peu à peu dans son lit.

En fait, j'ai tort de ne pas écrire davantage dans ce carnet. Cette opération m'ennuie, et je me dis chaque fois que j'ai envie d'y noter quelque chose : « À quoi bon ! cela

n'en vaut pas la peine ! » Pourtant quand je relis ces carnets ou des pages de ces carnets, j'y prends grand plaisir – un plaisir souvent amer, mais assez captivant – et je regrette toujours qu'il « n'y en ait pas davantage ». Alors ?

Eh bien ! il faudrait écrire, sans se soucier de la valeur que cela semble avoir, sur le moment. Se contraindre à écrire.

Peut-être est-ce, au fond, une paresse qui me retient en se payant de la facile monnaie de ce scepticisme.

J'ai pensé, il y a un jour ou deux, que je suis peut-être paresseux, moi qui écris des dix-huit heures par jour et qui ai recommencé trois fois les huit cents pages du *Vin*.

Il est bien certain que je pense trop. La pensée paralyse. Et il ne faut pas avoir trop d'esprit critique.

En somme, vaut-il mieux agir mal – écrire des médiocrités, mais écrire – ou ne pas agir parce que l'on connaît le peu de valeur de ce que l'on fera ?

Autrement dit : être un imbécile sûr de soi – et pour être sûr de soi, il faut bien être un imbécile – ou être un homme de qualité par son esprit critique. La critique est stérile. La sottise est féconde.

Cette imbécile et sottise « tartine » le prouve abondamment, par l'exemple.

Paresse ou critique, il vaut mieux s'abstenir. Et plus j'en ajoute, et plus je patauge dans l'imbécillité !...

### ***Extrait n° 18 – mercredi 23 juillet 1947***

Journée brûlante à Limoges. Rentrés en voiture sous un orage qui a éclaté à la tombée de la nuit. Sous une lourde nappe de nuées d'un violet d'encre, le ciel jaune soufre à l'horizon. Grands éclairs mauves.

En pyjama, installé dans un fauteuil devant la table basse, sous un lampadaire, quel calme merveilleux et quelle richesse ! J'ai ouvert la fenêtre du cagibi. En train de lire la dactylographie des *Innocents*, et à présent de noter ceci sur mes genoux, j'entends le bruit de paille de la pluie ; je respire l'odeur de la terre et des feuilles mouillées.

La nuit rafraîchie, bercée, parfumée par l'averse, entoure le bonheur de mon esprit qui trouve son lieu au milieu de tous ces livres. La jouissance sensuelle procurée par l'apaisement de ce ruissellement doux dehors, rehausse la volupté spirituelle épanouie dans mon intérieur. Heureuse conjonction. Depuis quelques jours, et particulièrement ce soir, il me semble que je tiens un bout du savoir vivre.

**Extrait n° 19 – 30 juillet 1947**

Rentrés, hier à midi, de Saint-Amand. Voyage désastreux.

Au départ d'ici, tout s'est passé à peu près bien, à part le guide arrière gauche du cric, dont la suspension s'est cassée deux kilomètres après la sortie de Limoges. Réparé grossièrement avec un bout de fil de cuivre, elle n'a cessé ensuite de retomber et de traîner avec un bruit de ferraille. J'ai dû la rattacher quatre ou cinq fois. À vingt kilomètres de Saint-Amand, entre Maulnes et Urçay, crevé et changé la roue par une chaleur torride. Me suis aperçu, en me couchant sous la voiture pour placer le cric, que le pneu arrière droit était complètement fendu sur le côté et près d'éclater. Continué à petite vitesse et arrivés à Saint-Amand à midi et quart.

Dans l'après-midi, fait réparer le pneu crevé et coller une pièce vulcanisée sur le pneu fendu.

Le soir allés tous nous baigner à l'étang : un cristal serti de joncs et d'arbres, très beau.

À Saint-Amand : chaleur effroyable. Près de 40° dans notre chambre sous le toit. Impossible dormir.

Le lendemain soir samedi, partis pour Maulnes H. et L. dans leur Simca. J. et M. avec nous. Baignés sur la route d'Hérisson dans petite rivière charmante. En repartant pour Maulnes constaté usure extrême du pneu avant droit dont on voyait les toiles. Espéré qu'il tiendrait peut-être jusqu'à Limoges.

À Maulnes couché à l'hôtel, où il faisait aussi chaud qu'à Saint-Amand. La maison de madame V. elle-même torride. Le dimanche, morts de chaleur dans l'île, où il n'y

avait pas un souffle d'air. Le soir, allés nous baigner H., L. et moi au même endroit que la veille. Bain délicieux. Nagé longtemps en descendant la rivière. Découverte de petites criques ravissantes. Fraîcheur divine. Détail pittoresque, notre hôtelière de Maulnes avait lu *Mont-Dragon*.

Lundi matin, pneu à plat. Fait réparer. Repartis de Maulnes lundi trois heures, par une chaleur de feu. À mi-chemin de Saint-Amand, pneu avant droit éclate. Embardée maîtrisée. Je m'y attendais un peu et faisais attention. Jean m'aide. Nous montons la roue de secours. Mais j'ai peur, dès lors, qu'il ne soit plus possible de ramener la voiture à Limoges.

Henri m'indique son garage. Le patron estime qu'on peut vulcaniser une grosse pièce sur la partie éclatée, avec un emplâtre à l'intérieur, et un autre sur une partie qui est, à présent, dans l'état où était, l'avant-veille, la partie qui vient de céder.

Pendant qu'on fait cette réparation, nous montons Henri et moi, à l'étang. Assis dans l'eau jusqu'au cou, longue conversation à cœur ouvert, puis bain excellent. Le soir, dans la chambre, impossible de se coucher. Finalement S., ne pouvant supporter la chaleur du matelas, s'étend sur le plancher. Je reste à la fenêtre. À une heure et demie, je m'étends sur le lit où je somnole jusqu'à cinq heures et quart.

À cinq heures je décide de précipiter le départ. À six heures, nous partons, sans avoir déjeuné et sans beaucoup d'essence, car tous les garages sont fermés. Il fait bon. J'ai encore assez de confiance dans mes pneus réparés. Je ne pousse pas, mais nous tenons le soixante.

À Montluçon tous les distributeurs sont encore fermés. Inquiet, je décide de m'arrêter au premier poste après Montluçon et de réveiller le garagiste si c'est nécessaire, mais de ne pas aller plus loin sans essence.

À une dizaine de kilomètres après Montluçon, je m'arrête donc à un poste. Je demande à la maison, où l'on me répond que le distributeur est fermé.

— Quand ouvrira-t-il ?

- En septembre.
- !!!
- Où peut-on trouver de l'essence ?
- Pas avant Gouzon.

C'est à dire vingt kilomètres.

Je reviens à la voiture et je m'aperçois que le pneu avant droit est sur le point d'éclater. C'est la roue de secours, que j'avais fait monter à la place du pneu éclaté.

Je change et je monte à l'avant-droit, le pneu avec ses deux pièces. Impossible de retourner à Montluçon chercher de l'essence. Je ne peux allonger ma route que les pneus auront bien de la peine à faire.

Nous repartons donc vers Gouzon, en roue libre dans toutes les descentes pour économiser ce qu'il reste d'essence.

Arrivons à Gouzon sans aventure. Plein au premier poste. J'examine mon avant droit. Les deux pièces vulcanisées présentent déjà des traces d'usure ; mais surtout le reste du pneu est maintenant dans l'état où... etc.

De Gouzon à Guéret, quarante kilomètres à l'heure, en m'attendant à tout instant à la détonation sèche de l'éclatement. Pas un coup de frein, pas droit au moindre dérapage.

À Guéret, les toiles sont à nu, mais tiennent encore. À la recherche d'un vulcanisateur. J'en trouve un, peu aimable, qui consent cependant à me mettre un emplâtre intérieur sous les toiles pour que la chambre ne sorte pas si elles lâchent.

Repartons de Guéret à trente à l'heure. La roue avant droite, avec ses pièces et ses emplâtres, pèse beaucoup plus que l'autre et déséquilibre complètement la direction qui fait, entre mes mains, un shimmy d'enfer.

Tout ce que j'espère c'est aller jusqu'à Bourganeuf ou : suprême ambition, jusqu'à Saint-Léonard, d'où je pourrai téléphoner à mon garage que l'on vienne avec une roue empruntée à une autre voiture.

Je suis résolu à marcher jusqu'à l'éclatement, puisque, maintenant, il n'y a plus rien à faire.

Bourganeuf passe. Avant Saint-Léonard je descends

regarder mon pneu. Les toiles ont cédé. Nous roulons sur l'emplâtre. Essayons d'aller jusqu'au bout – entre trente et vingt kilomètres à l'heure.

Dix kilomètres après Saint-Léonard, je regarde encore. Le caoutchouc de l'emplâtre s'use, et l'emplâtre à son tour montre la toile.

Néanmoins, à la vitesse triomphante de vingt kilomètres à l'heure, nous avons fini par arriver jusqu'ici, avec deux pneus morts. Comment les remplacer maintenant ! Comment faire pour circuler en voiture d'ici Limoges et de Limoges ici !

En mai, j'avais fini par trouver deux pneus ; mais on en demandait vingt mille francs, la pièce. J'ai renoncé. À présent, ce sera vingt-cinq mille francs.

Ici, nous avons trouvé un temps chaud, mais supportable. Baigné trois fois hier, dont une avec S. Passé la soirée dans le jardin. Rentrés à onze heures parce que nous avons froid. Dans ma chambre, hier soir, il n'y avait que 25°.

En arrivant hier, je m'étais jeté sur mon lit et avais dormi trois heures, écrasé. Levé pour aller me jeter dans la piscine.

Baigné encore ce matin en me levant.

Malgré les cascades de désagréments et de peu plaisantes surprises de ce voyage, rapporté de Saint-Amand quelques beaux et bons souvenirs.

### ***Extrait n° 20 – 25 août 1947***

Lobel et Odette sont arrivés hier matin, dimanche, dans leur Chrysler. Je les entends en ce moment parler dans leur chambre, à côté de mon bureau.

À Oléron, Lobel a passé plusieurs jours avec Plisnier. Il m'a rapporté que celui-ci lui avait dit qu'avant d'écrire ses livres il faisait un plan très poussé. Nous avons discuté là-dessus. En vérité, je voudrais bien agir de cette façon, moi aussi ; mais je ne le peux pas. Je n'ai pas la capacité d'imposer à des personnages une ligne de conduite. Il faut que cette ligne se dégage d'elle-même, et peu à peu, de leurs actions. Mon travail, au début, n'est

qu'une sorte de création de caractère que je regarde se dessiner et s'orienter au milieu d'actes sans grand intérêt, souvent assez banals, que je supprime ensuite, lorsque « l'intrigue » s'est formée.

Je ne comprends pas que l'on puisse diriger un dialogue, imposer à un personnage de parvenir à une conclusion préconçue, alors que le roman doit rester à tout instant un devenir, et que ce devenir réside pour une très grande part dans la puissance créatrice de chaque rencontre des mots entre eux. On ne peut déterminer deux pages à l'avance, et à plus forte raison en faisant le plan d'un livre, qu'à tel endroit tel mot, prononcé par tel personnage, et se rapprochant à l'improviste de tel autre mot, produira dans notre esprit une étincelle qui orientera l'action de nos créatures dans tel ou tel sens.

Celui qui écrit un roman d'après un plan, ne peut être qu'un praticien – pas un artiste.

Un plan, oui sans doute, il faut en avoir un ; mais il se fait à mesure que le roman avance. Et bien souvent il faut qu'il soit entièrement bouleversé (que l'on ait besoin de le bouleverser entièrement).

Lobel insiste pour que je donne le manuscrit des *Innocents* à Guiland. Je vais le lui laisser emporter. On verra bien.

### **Extrait n° 21 – 11 septembre 1947**

Je suis absolument dégoûté et découragé.

Le roman que je voudrais faire, où je pourrais montrer d'une part la qualité et l'intelligence de certains êtres, d'autre part la vulgarité et la coquinerie de notre temps, ne serait pas publiable avant quinze ou vingt ans.

Il faut maintenant aller à Bordeaux pour le mariage de Jacques !

C'est fantastique, mais il a fallu la défaite et l'occupation pour que je puisse écrire *Mont-Dragon*. Et le *Vin*. Jamais on ne me foutra la paix trois mois de suite ! que j'aie le temps de concevoir un livre sans que mille histoires ou

obligations viennent m'en détourner. Depuis l'automne 1945, je n'ai pas pu avoir devant moi une période de vide pour penser longtemps à une seule chose.

Nécessité d'un égoïsme absolument féroce. Accepter d'être cruel et même méchant.

Le puis-je ? Pas assez. Je ne suis qu'un égoïste très moyen.

Il faudrait que j'en arrive à faire dire de moi : c'est un sale type ; nous ne voulons plus le voir ! Peut-être alors me ficheraient-ils la paix. Mais quand je fais de la peine aux autres, j'en ai moi-même et cela n'est pas un état favorable à la conception... etc.

Emploi du temps : hier, batteuse, beaux-parents ici, régisseurs, femmes. Rien de toute la journée.

Aujourd'hui, dentiste ce matin, Limoges. Rentrés deux heures.

Demain, matin article ; après-midi Limoges.

Après-demain préparatifs départ.

Dimanche : train pour Bordeaux.

Que pourrait-on mettre sur pied ainsi !

Le mois prochain : Paris.

Après mon retour de Paris, j'aviserais ma famille et mes relations que :

1. Je ne recevrai plus personne ici,
  2. Je n'accepterai plus d'invitation de personne,
  3. Je ne me déplacerai sous aucun prétexte,
  4. Je ne lirai pas les lettres qu'on m'enverra,
  5. Je n'irai plus à Limoges qu'une fois par semaine.
- Jusqu'à ce que j'aie terminé un roman.

### **Extrait n° 22 – 20 février 1949**

C'est étrange que la vie n'ait pas une valeur intrinsèque – je veux dire : indépendante et fixe – et que cette valeur dépende uniquement de nous-mêmes. Je ne suis pas heureux ou malheureux parce que les circonstances sont telles ou telles, mais parce qu'il est en moi d'être heureux ou d'être toujours malheureux. Actuellement, un autre à ma place trouverait dans son existence

mille occasions d'être satisfait de soi-même et de jouir de ce que je possède. Et moi, je suis amer et désespéré. Je sais pourquoi. Rien ne me satisfait parce que les choses telles qu'elles sont — quoi qu'elles soient — ne m'arrêtent point (ne me fixent point) ; toujours je les dépasse, obsédé par l'idée de ce que je voudrais qu'elles fussent. Idée d'autant plus nocive qu'elle demeure vague. Un idéal exigeant, l'idéal d'une perfection informulable, et d'ailleurs inhumaine, me rend insensible aux qualités du réel. Toujours, malgré moi, confrontées à cette impitoyable pierre de touche, mes actions, mes possessions, mes ambitions même, m'apparaissent avec une couleur de médiocrité, comme mes œuvres.

### **Extrait n° 23 — 10 août 1949**

Journée historique. J'ai vécu aujourd'hui l'une des plus belles matinées de ma vie. Pour la première fois, j'ai fait une gravure sur métal, une pointe sèche. Le métal sous la pointe, c'est formidable ! J'ai attaqué le zinc sans préparation, esquisse, ni rien, à l'aventure. Debout, ma planche de métal appuyée sur la main, un croquis posé sur la table devant moi. J'étais ivre. Ça a duré trois heures. Inoubliable !... Ce matin, j'ai réalisé mon vieux rêve. J'avais peur. J'ai mis presque deux heures avant d'oser attaquer. Et puis, tout d'un coup !...

Voilà quelque chose comme vingt ans que j'ai passionnément désiré graver. À un moment, ça avait la violence d'une maladie, une obsession (il y a sept ans exactement). J'avais refoulé, oublié. Dernièrement, quand Rougerie m'a proposé de me donner du métal et de me tirer des gravures, je n'ai pas été transporté. J'ai accepté en me disant : Bah, tout ça, c'est passé !... Puis mon congé est venu. Mais je préparais mon nouveau roman : *Rex et madame Bléhault*. Et hier, l'envie est venue (en vérité, elle venait sourdement depuis deux ou trois jours, mais elle n'a été vraiment consciente qu'hier matin, dans mon lit). Hier après-midi, j'ai fait poser J. Une pose à laquelle je pensais de temps en

temps depuis assez longtemps. Femme couchée, les pieds vers le peintre, vue de dos et un peu d'en-dessus. Très intéressant à cause du raccourci ; renforcement de tout le milieu du corps qui s'inscrit ainsi dans un ovale très long. Oui, j'y songeais depuis longtemps. Je n'avais fait hier qu'un croquis, quelques minutes. Jamais je n'aurais pensé que ça suffirait pour fournir une gravure. Puis quand j'ai été parti sur le métal, tout est venu, je trouvais tout. Tout ce corps m'est sorti des doigts.

Je me demande si, quand on désire longtemps, ardemment, violemment une chose, la vie ne finit pas par vous la donner ? Réellement, je n'ai rien fait — aucune démarche, aucune tentative matérielle — pour avoir ça. Et je l'ai eu. Hasard ?...

Par contre, jamais, jamais je n'ai obtenu ce que j'ai entrepris, matériellement, d'obtenir.

C'est une simple constatation.

Mais, pour obtenir de cette manière, il faut durer. Parce que c'est long, vingt ans.

Il est vrai qu'il y a vingt ans je dessinais moins bien qu'aujourd'hui. Si j'avais gravé alors, ma première planche eût peut-être été une cochonnerie et j'eusse été horriblement déçu. Après tout, il valait la peine d'attendre vingt ans — et peut-être, le fallait-il — pour vivre ces heures merveilleuses. (C'est encore dix fois plus beau que la première fois où j'ai fait l'amour).

Et toute la journée, tout le temps je quitte mon livre en train, pour aller contempler, palper, cette planche, ses tailles. Elle « succule », comme disait M.P. J'en mangerais !

#### **Extrait n° 24 — 4 juillet 1951**

(...) *Mont-Dragon* m'est venu avec la même vitesse. C'était dans le train, en allant à Brive. Le train roulait entre des frondaisons compactes. Je regardais rêveusement ces verdure foisonnantes. Soudain, je pensai exactement ceci : Dans cette luxuriance, un homme qui corrompt les femmes. Ce fut tout. Après, je ne pensai plus. Mais, quelques instants plus tard, le train s'arrêtait à une petite

station, et attaché à la barrière de passage à niveau, il y avait un cabriolet pimpant comme un jouet neuf. Telles ont été les sources matérielles de *Mont-Dragon*.

Mais la condition sine qua non de ces phénomènes, c'est une vacuité complète de l'esprit. Voilà pourquoi, maintenant, je ne « trouve » plus de livre que lorsque je suis en congé. Avant-hier, j'avais lu, dans la journée, sans arrêt, quatre ou cinq romans idiots. C'est mon procédé de lavement intellectuel. Il a eu, le soir, un heureux résultat.

*Un été torride* aussi m'est venu très vite. Dans la salle à manger. D'une pensée brève : « un païen et une puritaine ». Par la suite, il y a eu interversion.

### ***Extrait n° 25 – 8 septembre 1951***

C'est évidemment absurde d'agir avec J. comme je le fais. Pourquoi refuser ? C'est une fille de qualité, un peu follette mais pleine de personnalité, et elle est, en somme, assez jolie. À feindre de ne pas comprendre, j'ai l'air idiot. Je joue les Joseph. Mais elle ne me trouble pas – ce qui s'appelle pas. Elle me laisse plus froid qu'un marbre, « et je la verrais nue du haut jusques en bas !... » Avec la millième partie de ce qu'elle fait, son amie S., qui m'a l'air d'une dinde, m'aurait enflammé. Et même sans rien faire. Pour l'avoir vue juste quelques minutes, j'en ai été remué pendant plusieurs jours ; je pense encore à elle. Et J., qui lui est mille fois supérieure en qualités de cœur et d'esprit !... Ironie des conjonctures. Caprices du désir. Il a ses élues. Les autres, rien à faire.

Singulier : J. incarne, à tous les points de vue, la Michèle d'*Un été torride*, bien mieux que Ar., dont je m'étais pourtant inspiré de très près. Mais Ar. aurait pu m'émouvoir sensuellement. J. ne le peut pas. Je suis aussi froid avec elle que je l'étais en décrivant Michèle dans ses demi-nus les plus affriolants. Ce type de petite femme mince et brune, c'est du bromure pour moi. Fait non moins singulier : elles semblent être celles auxquelles je conviens plus particulièrement. Exemple : Noëlle, Y., S.

V., J., à présent. Par un comble d'ironie, Noëlle fut ma première aventure. C'était à Brive. Elle me connaissait. Je ne l'avais jamais vue. Elle m'écrivait par l'intermédiaire du frère d'une de ses amies. Ses lettres m'enivraient. Mais le jour où je la vis !... Elle était pourtant très jolie. Je me battais les flancs pour essayer d'être tendre. Il me fallut des heures avant de pouvoir me décider à l'embrasser. Quant à aller plus loin, c'était hors de toute question. Alors que, peu après Yv., rien qu'à toucher son bras, je me déchaînais. C'était une blonde à peau brune. Il me faut des blondes, ou des châtaines, ou des blondes à peau brune, ou des brunes à peau blanche, ou des rousses. Mais avec des brunes à peau brune, petites et minces par dessus le marché, je suis transformé en eunuque. Est-ce parce que je suis moi-même un brun à peau brune – et maigre ?

***Extrait n° 26 – 9 novembre 1952***

Depuis deux jours, nous nous préparons à partir pour Paris. C'est un véritable déménagement. Nous allons installer ici, demain, Pierre Faure et sa femme, pour qu'ils gardent la maison et soignent les chats pendant notre absence. Il a fallu transformer pour eux la lingerie en chambre, car Pierre, souffrant du cœur, redoute de monter aux chambres du deuxième. Nous y avons travaillé tout hier et tout aujourd'hui. C'est épuisant. Je suis ivre de fatigue. Il a fallu transporter un des deux lits de ma chambre, puis arranger celle-ci aussi en même temps que l'autre. Je m'y suis plu, mais quelle besogne. Démontez un lit, le remonter, transporter le sommier ; démonter, dans la lingerie, la grande armoire qui sert de penderie, pousser la carcasse, remonter les portes, le fronton... etc. Et maintenant qu'enfin ma chambre est tout à fait agréable, il faut partir !... Il me reste à trier tous les livres et les papiers que je dois emporter (environ une centaine de livres pas encore lus). Aucun colis n'est encore fait. Quelle perte de temps et quelle absurdité, ce partage entre Paris et ici !... Il est extravagant, pour un homme qui fait mon double

métier, de passer la moitié de son existence à un endroit et l'autre moitié dans un autre. S. n'admet pas l'idée d'abandonner Thias. Elle ne conçoit pas la vie autre part. Et parce que je ne conçois pas la vie sans elle, il me faut bien me plier à ce partage qui fait que je ne suis vraiment jamais nulle part.

J'avoue que je n'ai nulle envie de retourner à Paris, dans cette cage à poules de la rue Guersant. Quitter une maison de neuf pièces où l'on a toutes ses aises, et surtout ce silence, cette solitude si riche, si utilement laborieuse, pour les deux minuscules pièces de Paris, son vacarme, sa foire, le gaspillage de temps, les parlottes, les quelques heures de travail par raccros : quelle folie ! quel démon oblige l'écrivain à se transformer, pour une moitié de sa vie, en commis-voyageur, en mondain, en homme à relations, en faiseur de baratin, s'il veut ménager des voies à ses livres ? Moi qui ai horreur de la Littérature, il me faut aller faire ma figuration dans « les milieux littéraires », simplement pour rappeler à mes pairs, aux critiques, aux directeurs de collections, aux rédacteurs en chef de revues, que j'existe, pour que mes livres, quand ils paraissent, ne tombent pas dans le silence — comme *Un été torride* : trois mille exemplaires, personne n'en a entendu parler ni ne le connaît, ni ne manifeste l'envie de le lire. Un livre dont la critique ne parle pas est un livre mort-né, et les critiques, noyés dans un flot effarant de romans, ne tirent un roman de la masse accumulée sur leurs bureaux que s'ils connaissent l'auteur, ou s'ils lui ont des obligations, ou s'il leur est recommandé. Je le sais : hélas, j'agis ainsi, car il est impossible, matériellement et avec la meilleure volonté du monde, de lire seulement la moitié des livres que l'on reçoit. Il m'en arrive, en moyenne, au minimum, deux par jour. Quand je n'ai pas d'œuvre en train, j'en lis au plus un par jour — ce qui n'est déjà pas mal —. Quand j'en écris moi-même, il ne m'est pas possible d'en lire plus de trois ou quatre par semaine. Les autres !... J'ai des paquets, reçus depuis plus d'un mois, qui ne sont pas

encore défaits. Tel est le résultat de l'extravagance des éditeurs. Ils noient critiques et libraires sous le raz-de-marée d'une production dont les trois-quarts ne valent même pas un coup d'œil. Les livres et les écrivains succombent sous cette masse. Et voilà pourquoi votre fille est muette : id est pourquoi il ne sert à rien à un écrivain d'écrire s'il n'a pas de relation : id est car je suis obligé, bon gré mal gré, de passer l'hiver à Paris — et c'est encore insuffisant.

**Extrait n° 27 — 15 septembre 1953**

Je crois que je finirai par cesser d'écrire. Plus j'écris, plus c'est bête et mauvais. J'ai eu besoin, aujourd'hui, de relire les trois premiers chapitres de *La maison* : c'est crapuleusement idiot. Arriver à cette constatation au bout de deux ans de travail sur un livre !... Il y a peut-être un très léger progrès dans l'écriture — un peu plus coulante — par endroits, mais l'expression reste toujours aussi sottre, et le « fond » d'une imbécillité sans nom. Désespérant !... *L'été torride* est le seul livre potable — en partie — que j'aie écrit.

C'est un non-sens de passer quatorze heures sur quinze lignes, comme je le fais, pour purger des phrases de leurs répétitions, de leurs mots impropres, de leurs gaucheries etc. De se tâter pendant des heures pour savoir s'il convient ou non d'aller à la ligne, s'il vaut mieux employer un « qui » ou un participe. À raffiner indéfiniment sur les transitions, les articulations des idées. Quand on n'écrit pas naturellement « bien », c'est-à-dire avec limpidité et souplesse, *gnaka* faire un autre métier.

**Extrait n° 28 — 23 mai 1954**

Jeudi dernier, j'ai eu avec André Berry et sa femme, chez eux où nous étions allés passer une soirée, une conversation qui pourrait être importante. Tous deux ont lu tous mes livres alors qu'ils ne me connaissaient pas. Puis nous nous sommes rencontrés au dernier cocktail Uckermann. Madame Berry, désirant écrire une étude sur mon œuvre,

m'a demandé d'aller chez elle. Là, elle et son mari m'ont parlé de mes livres. Ils s'accordent à dire que mon talent est surtout analytique et descriptif, que c'est de là que je dois procéder. Que, par exemple, *Mont-Dragon* ne gagne rien à la suite de l'intrigue entre madame de Boisménil et Pierrette, ni *Un été torride* à l'assassinat de madame Bléhault. Je n'en suis pas absolument sûr. Mais cette remarque est très intéressante. Parce que dans le roman l'intrigue m'ennuie et me limite. La nécessité de forger « une histoire » est une sujétion qui m'empêche de faire des livres que j'aimerais faire. Quelle liberté, quelles possibilités, ne gagnerais-je pas, si je pouvais me délivrer des « histoires » !

De tous mes ouvrages, madame Berry préfère *Le Dieu nu*, parce que, dit-elle, l'intrigue ne mange pas le roman. Ce n'est pas l'expression dont elle s'est servie, mais je traduis ainsi sa pensée, d'une façon qui me semble bien exacte. Madame Arnould (ou Arnoux), la secrétaire de Charensol, partage cette opinion. Mais nombreux sont les lecteurs et lectrices (Gracq, Stragliati, Claude-Edmonde Magny, etc.) qui trouvent *Le Dieu nu* inférieur à *Mont-Dragon*, à *Un été torride*.

De même, dans *Le vin des vendangeurs*, ce que madame Berry « aime le moins », c'est la mort de Philippe et de Rachel. En somme : le fait divers.

Je lui ai répondu que cette espèce de besoin d'une sanction matérielle à l'analyse d'un caractère et au développement d'un ou plusieurs destins, tenait peut-être à mon métier de journaliste. À tout prendre, je ne crois pas, après réflexion. Ce serait plutôt à l'influence du cinéma, qui a été grande sur mon esprit, peut-être aussi à celle de Balzac.

Laissons cela et revenons au problème même. Un roman peut-il se passer d'intrigue ?... Que serait *Le rouge et le noir* si Julien ne tirait pas sur madame de Rénal ? et s'il n'était exécuté. Ce trait de son caractère, et celui — subséquent — de Mathilde achetant la tête de Julien au bourreau, sont un moyen — le meilleur — de peindre des caractères.

En revanche, il n'y a pas d'intrigue dans Proust, tout au plus une action — assez lâche. Peut-être une intrigue très animée n'est-elle pas nécessaire dans un roman (même dans un roman policier, je me fiche éperdument de savoir qui a tué), mais il ne peut, à mon sens, se passer d'action. Pourquoi, en dépit de mon goût pour Proust, n'ai-je pu lire *Jean Santeuil*, sinon parce que l'ouvrage reste (au moins dans ce que j'en ai parcouru) absolument statique.

Bien sûr, s'il n'y avait pas à se torturer les méninges pour inventer une histoire, il serait presque agréable d'écrire, — ce serait presque comme quand on peint. Un tableau ne raconte pas une histoire : il suggère mille choses. Tant de livres abandonnés faute de trouver une histoire (*Jénin Thénot*, *Wilbur le conquérant*, ce roman de l'époque révolutionnaire, et tant d'autres qui me tournent depuis longtemps dans l'esprit) deviendraient possibles.

Mais la raison d'être du roman, depuis ceux de la Table Ronde et même depuis *L'âne d'or*, n'a-t-elle pas été de raconter une histoire !...

Personne ne pense que *Mont-Dragon* puisse exister sans la mort de Dormond. À vrai dire, la mort de Dormond ne relève-t-elle pas d'une « intrigue », mais d'une action ?

J'ai beaucoup à réfléchir là-dessus. Ou plutôt à laisser travailler mon subconscient.

Au fond, j'aimerais tant devenir écrivain !

*Note sur l'établissement du texte :*

- L'orthographe, la notation des chiffres, la ponctuation, ont été normalisées, à l'exception d'une habitude propre à l'auteur : l'usage du point d'exclamation à la fin de certaines phrases interrogatives.
- Tous les titres d'œuvres ont été notés en italiques, ce qui n'est évidemment pas le cas dans le manuscrit.
- Tous les soulèvements sont de l'auteur., à une exception près, qui est signalée en note.